



LE CŒUR BATTANT

JUIN 2018



UNE MÉDITATION FRATERNELLE

ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

74

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'Eucharistie. ”



PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE

AU MOIS DE JUIN 2018

Intention Générale : *Pour l'évangélisation*

Les réseaux sociaux, prions pour que les réseaux sociaux favorisent la solidarité et l'apprentissage du respect de l'autre dans sa différence.



SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 ÉLECTION



4 UNE PAROLE
DU SEIGNEUR



5 MÉDITATION
ET PRIÈRE



16 TUITIO FIDEI -
EN TÊTE À TÊTE AVEC DIEU



20 OBSEQUIUM
PAUPERUM-



24 LA VOCATION
RELIGIEUSE DANS
L'ORDRE DE MALTE



34 INTELLIGENCE
DE LA FOI
JOB, DE L'ISOLEMENT À LA
VIE RETROUVÉE



36 LE DISCERNEMENT
DE L'ESPRIT-IV-



40 LA LIBERTÉ DE
L'OBÉISSANCE - VI -



42 BELLE ET DOUCE
MARIE



46 « PRIEZ SANS
RELÂCHE »



ÉDITORIAL



chers Confrères,
Dames et Chevaliers de
l'Ordre souverain et hospitalier
de saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte,

■ La joie d'une naissance est toujours ressentie par une famille comme une promesse d'avenir, une promesse de vie et de continuité... Comment comprendre la naissance de Jean, fils d'Élisabeth et de Zacharie, sinon comme une promesse divine, réalisée pour que s'accomplisse le dessein que Dieu a projeté pour l'homme en le baignant dans l'eau baptismale de la purification et du pardon.

■ Jean-Baptiste accomplira sa part du message divin en étant le précurseur du Christ, en annonçant la mission dont est chargé, par le Père, Jésus, le Fils, dans le monde des hommes, et des femmes que nous sommes, hier comme aujourd'hui.

■ Cette même joie de Zacharie, face à la naissance tant attendue du Fils, rayonne tout au long de notre mois de juin. Le 24 juin, pour la célébration de la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, il est une tradition, quelque peu perdue, qui veut que nous allumions des feux pour prolonger la lumière du jour jusqu'au petit matin. Cette lumière est déjà celle du Christ et de sa Résurrection, cette même lumière qui continue à éclairer nos vies à chaque mouvement de Foi, à chaque engagement de notre cœur à la suite du Seigneur.

■ Vivons pleinement la joie de cette naissance qui touche toute notre famille chrétienne, et reconnaissons comme Zacharie, en louant Dieu, le don qu'il nous fait, de nous transformer pour le Baptême en enfants de lumières...

■ Que cette joie déborde sur toutes celles et tous ceux qui nous entourent, pour qu'ensemble nous puissions écouter la voix du Christ et son message, et que nous vivions par la prière, la communion fraternelle que le Christ nous propose.

Fra' Jean-Louis

**ÉLECTION
DE SON ALTESSE EMINENTISSIME
LE PRINCE ET GRAND MAÎTRE,
FRA' GIACOMO DALLA TORRE
DEL TEMPIO DI SANGUINETTO**



SOUVERAIN ET SUPÉRIEUR RELIGIEUX DE L'ORDRE DE MALTE



Choisi parmi les Chevaliers profès, le Grand Maître est élu à vie par le Conseil Complet d'Etat.

Conformément à la Constitution, en tant que Souverain et Supérieur religieux, il doit se consacrer entièrement au développement des œuvres de l'Ordre et être un modèle de droiture religieuse pour tous les autres membres. Le Grand Maître exerce la suprême autorité.

Avec le Souverain Conseil, le Grand Maître prend les mesures législatives non prévues par la charte constitutionnelle, promulgue les actes du gouvernement, gère les avoirs du Commun Trésor, ratifie les accords internationaux et convoque le Chapitre Général.

Les Etats avec lesquels l'Ordre entretient des relations diplomatiques reconnaissent au Grand Maître les prérogatives, les immunités et les honneurs dus aux chefs d'Etat. Il porte le titre d'Altesse Eminentissime et le rang de Cardinal lui est reconnu par la Sainte Eglise Romaine.

Le Grand Maître réside au siège de l'Ordre, le Palais Magistral à Rome.

SON ALTESSE EMINENTISSIME LE PRINCE ET GRAND MAÎTRE, FRA' GIACOMO DALLA TORRE DEL TEMPIO DI SANGUINETTO



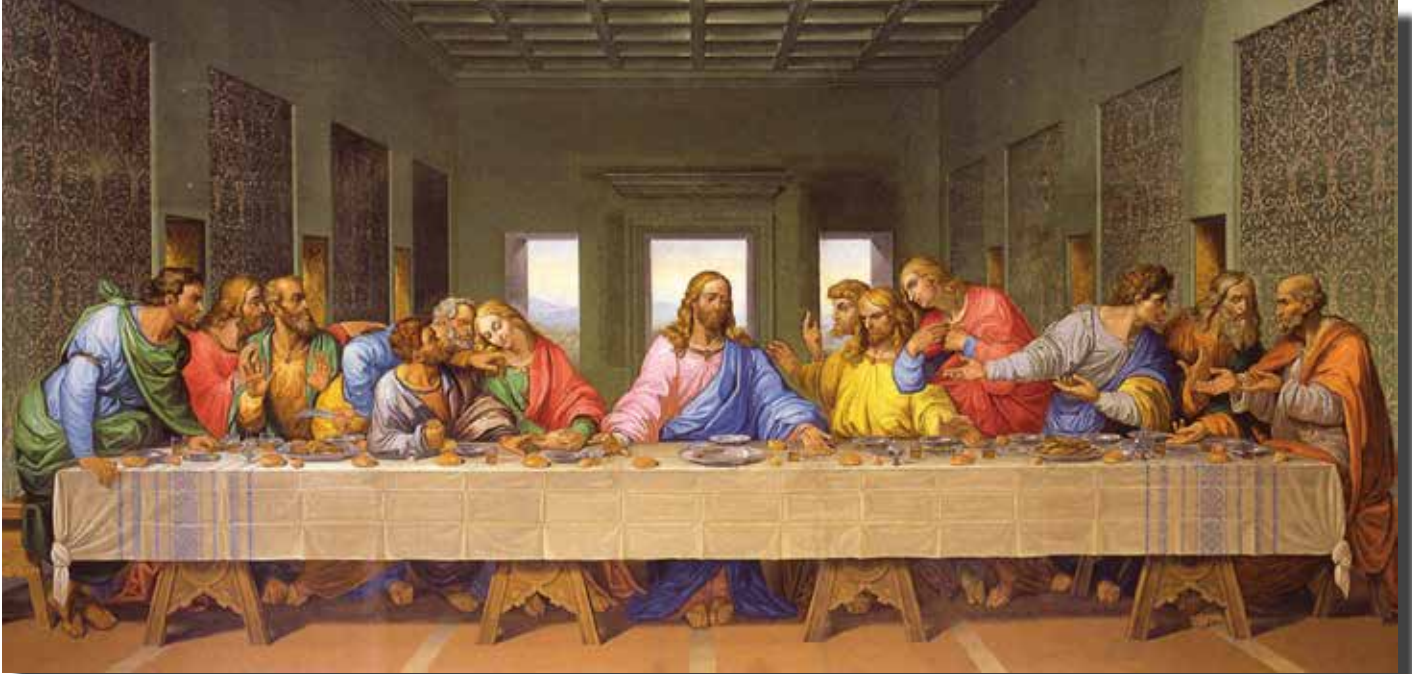
Né à Rome en 1944. Il est diplômé en Sciences Humaines à l'Université de Rome, avec une spécialisation en archéologie et histoire de l'art chrétiennes et a occupé des postes académiques à l'Université pontificale urbanienne en enseignant le grec ancien.

Il a aussi été bibliothécaire en chef et archiviste pour les importantes collections de l'Institut et a publié différents essais et articles sur certains aspects de l'histoire de l'art médiéval.

Il est devenu membre de l'Ordre souverain en 1985 et a prononcé ses vœux perpétuels en 1993. De 1994 à 1999, il a été Grand Prieur de Lombardie et de Venise, et de 1999 à 2004, membre du Souverain Conseil. Lors du Chapitre général de 2004, il a été élu Grand Commandeur de l'Ordre et à la mort du 78ème Grand Maître, Fra' Andrew Bertie, il est devenu Lieutenant intérimaire. De 2008 à 2017 Fra' Giacomo Dalla Torre a occupé le poste de Grand Prieur de Rome. Il est élu Lieutenant de Grand Maître lors du Conseil Complet d'Etat du 29 avril 2017 et 80ème Grand Maître lors du Conseil Complet d'Etat du 2 mai 2018.



DIMANCHE 3 JUIN – SAINT SACREMENT
ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT MARC 14, 12-16 ; 22-26



«L'institution de l'eucharistie, sacrement de la Nouvelle Alliance»

12 Le premier jour de la fête des pains sans levain, où l'on immolait l'agneau pascal, les disciples de Jésus lui disent : «Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour que tu manges la Pâque ? »

13 Il envoie deux de ses disciples en leur disant : « Allez à la ville ; un homme portant une cruche d'eau viendra à votre rencontre. Suivez-le,

14 et là où il entrera, dites au propriétaire : “Le Maître te fait dire : Où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?”

15 Il vous indiquera, à l'étage, une grande pièce aménagée et prête pour un repas. Faites-y pour nous les préparatifs. »

16 Les disciples partirent, allèrent à la ville ; ils trouvèrent tout comme Jésus leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque.

22 Pendant le repas, Jésus, ayant pris du pain et prononcé la bénédiction, le rompit, le leur donna, et dit : « Prenez, ceci est mon corps. »

23 Puis, ayant pris une coupe et ayant rendu grâce, il la leur donna, et ils en burent tous.

24 Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude.

25 Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu. »

26 Après avoir chanté les psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers.





DIMANCHE 3 JUIN – SAINT SACREMENT

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 14, 12-16 ; 22-26

On imagine bien dans quelle ambiance Jésus a célébré ce dernier repas : dans tout Jérusalem, on préparait la Pâque; d'innombrables agneaux étaient égorgés au temple pour être ensuite partagés en famille ; dans les maisons, c'était le premier jour de la fête des pains sans levain (on disait des « azymes »), les femmes débarrassaient méticuleusement la maison de toute trace du levain de l'année écoulée pour accueillir le levain nouveau, huit jours plus tard.

Depuis des siècles, ces deux rites commémoraient la libération d'Égypte, au temps de Moïse : ce jour-là, Dieu était « passé » parmi son peuple pour en faire un peuple libre ; puis, au Sinaï, il avait fait Alliance avec ce peuple et le peuple s'était engagé dans cette Alliance, « *Tout ce que le Seigneur a dit, nous y obéirons* » parce qu'il faisait confiance à la Parole du Dieu libérateur ; et le psaume 115 répétait en écho « *Je suis, Seigneur, ton serviteur, moi dont tu brisas les chaînes* ».

Désormais, pour toutes les générations suivantes, célébrer la Pâque, c'était entrer à son tour dans cette Alliance, vivre d'une manière nouvelle, débarrassée des vieux ferments, libérée de toute chaîne. Car faire mémoire, ce n'est pas seulement égrener des souvenirs, c'est vivre aujourd'hui de l'œuvre inlassable de Dieu qui fait de nous des hommes libres.

Il est clair, dans cet évangile, que Jésus a choisi d'inscrire ses derniers instants dans cette perspective-là, perspective d'Alliance, perspective de vie libérée : « *Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude.* » Ce soir-là, il ne fait aucun doute pour personne qu'il parle de sa mort et de son sang qui va être répandu ; mais voilà qu'il donne à sa mort le sens d'un Sacrifice d'Alliance avec Dieu, dans la ligne de celui de Moïse au Sinaï.

Le problème, c'est qu'il ne pouvait être question pour aucun juif, même pas pour les disciples, d'envisager le moins du monde la Passion du Christ comme un sacrifice : Jésus n'est pas prêtre, il n'est pas de la tribu de Lévi, et surtout son exécution s'est déroulée hors du temple, hors même des murs de Jérusalem ; or seul un prêtre pouvait offrir des sacrifices à Dieu et ce ne pouvait être que dans le Temple de Jérusalem. Enfin, et c'est beaucoup plus grave, il n'était pas possible en Israël d'envisager la mort d'un homme comme un sacrifice susceptible de plaire à Dieu : il y avait des siècles qu'on savait cela.

Ceux qui ont exécuté Jésus n'ont jamais eu l'intention d'accomplir un sacrifice : ils se sont débarrassés purement et simplement d'un mauvais Juif qui troublait la vie et la religion du peuple d'Israël.

Pourtant, c'est clair, Jésus, lui, donne à sa mort le sens d'un sacrifice, le sacrifice de l'Alliance nouvelle : mais en donnant désormais un tout autre sens au mot « sacrifice ».

Là, il est dans la droite ligne du prophète Osée qui avait bien dit (mais on ne l'avait pas encore suffisamment compris) : « *C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices, la connaissance de Dieu et non les holocaustes* » (Os 6, 6). À bien comprendre Osée, le vrai sens du mot « sacrifier » (sacrum facere, en latin, faire sacré) c'est tout simplement connaître Dieu et lui ressembler en faisant œuvre de miséricorde ; les deux vont ensemble, c'est clair. Jésus est venu nous montrer jusqu'où va cette miséricorde de Dieu : elle va jusqu'à pardonner à ceux qui tuent le maître de la Vie. Désormais, ceux qui veulent bien regarder vers le crucifié, et y reconnaître le vrai visage de Dieu, sont frères du Christ : ils connaissent, tel qu'il est vraiment, le Dieu de tendresse et de pitié, et, à leur tour, ils peuvent vivre, dans la tendresse et la pitié.

Finalement c'est cela, être des hommes libres. Parce que nos pires chaînes sont celles que nous dressons entre nous. Voilà la vie nouvelle à laquelle nous sommes invités et qui est symbolisée par le pain sans levain, le pain azyme : c'est la raison pour laquelle notre Église est restée fermement attachée à la tradition des pains azymes pour fabriquer les hosties; quand Jésus a dit « *Ceci est mon Corps* », il avait entre les mains un morceau de pain sans levain, une « matsah » : il annonçait ainsi une nouvelle manière d'être homme, pure, c'est-à-dire libre. Il nous invitait, comme dit la lettre aux Éphésiens, à « *revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté qui viennent de la vérité* » (Ep 4, 24).

Dans ce sens-là, Jésus peut bien être comparé à l'agneau pascal : non pas qu'il serait une victime égorgée pour plaire à Dieu, mais parce que le sang de l'agneau pascal signait l'Alliance entre le Dieu libérateur et son peuple ; le nouvel agneau pascal, parce qu'il dévoile enfin aux yeux des hommes le vrai visage de Dieu, libère les hommes de toutes leurs fausses images de Dieu, et alors l'Alliance est possible.

C'est parce qu'il est en lui-même l'incarnation de l'Alliance qu'il peut vivre tous ces événements en homme libre: « *Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne.* » L'acceptation libre, volontaire de sa mort est bien le summum de la liberté ; il en a la force parce que, pas un instant, il ne doute de son Père. C'est sur ce chemin-là qu'il nous entraîne ; désormais, pour participer au « *bonheur qui vient* », nous accomplissons ce que Jésus nous a dit de faire « *en mémoire de lui* ». Ce « *bonheur qui vient* », c'est l'humanité enfin rassemblée dans l'amour autour de lui au point de ne faire qu'un seul Corps ; pour être en union avec Dieu, il nous suffit désormais d'être en communion avec Jésus-Christ.



VENDREDI 8 JUIN – LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 15, 3-7

3 Alors Jésus leur dit cette parabole :

4 « Si l'un de vous a cent brebis et en perd une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? »

5 Quand il l'a retrouvée, tout joyeux, il la prend sur ses épaules,

6 et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins ; il leur dit :

« Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue ! »

7 Je vous le dis : C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion.





VENDREDI 8 JUIN – LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 15, 3-7

Nous avions déjà lu et médité la troisième parabole, celle de l'enfant prodigue cette année, pendant le carême (*Quatrième dimanche de carême, Année C*); on ne trouvera donc ici que quelques remarques sur l'ensemble des trois paraboles, puisque, cette fois, elles nous sont proposées en une seule et même lecture.

La première remarque nous est suggérée par les Pharisiens et les scribes eux-mêmes : « *Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux !* » Dans leur bouche, c'est un reproche; au contraire, pour l'évangéliste et pour nous-mêmes, comme pour Paul dans la lettre à Timothée, c'est, bien sûr, un sujet d'émerveillement ! Pourquoi ? Parce que nous n'aurions pas l'audace, ni les uns ni les autres, de nous compter parmi les quatre-vingt-dix-neuf justes de la première parabole. Chacun de nous est ce pécheur invité à donner de la joie au ciel par sa conversion.

Entendons-nous bien : le mot « conversion » ne signifie pas changement de religion, mais un changement de direction, un véritable demi-tour : nous tournions le dos à Dieu, et nous nous retournons vers lui. Eh bien, nous pouvons nous dire que chaque fois que nous avons pris la décision de faire demi-tour, nous avons donné de la joie au ciel.

La joie est bien la tonalité majeure de ces trois paraboles : la joie de Dieu s'entend. Une fois encore, on est dans la droite ligne de l'Ancien Testament ; là où nous entendions Sophonie parler de la « danse de Dieu » : « *Le Seigneur ton Dieu est au milieu de toi... Il aura en toi sa joie et son allégresse, il te renouvellera par son amour ; il dansera pour toi avec des cris de joie, comme aux jours de fête* » (So 3, 17-18). Pourquoi une telle joie quand nous prenons le chemin de la réconciliation ? Parce que Dieu tient à nous comme à la prune de ses yeux. Et l'expression n'est pas trop forte, elle aussi nous vient tout droit de l'Ancien Testament, plus précisément du livre du Deutéronome : « *Dieu rencontre son peuple au pays du désert... Il l'entoure, il l'instruit, il veille sur lui comme sur la prune de son œil* » (Dt 32, 10).

Il veille, en effet, au point de partir lui-même à la recherche de la brebis perdue, car il sait bien qu'elle ne reviendra pas toute seule ; il veille au point de mettre la maison sens dessus dessous pour retrouver la pièce; et s'il ne part pas lui-même à la recherche du prodigue, c'est pour respecter sa liberté ; mais il veille, là encore, au point d'attendre sur le pas de la porte l'ingrat qui est parti au loin et de l'accueillir par une fête sans s'interroger sur les véritables sentiments de son fils : car on peut quand même se demander si la contrition du garçon est vraiment parfaite. Et, plus tard, il supplie le fils aîné parce que, pour lui, la fête n'est pas complète s'il en manque un.

Dernière remarque : Jésus fait appel à notre expérience: « *Lequel d'entre vous n'irait pas chercher sa brebis perdue...?* » Ce qui veut dire que, quelque part, nous lui ressemblons, ce qui n'est pas étonnant. Ne peut-on pas en déduire que chaque fois que nous avons fait la fête pour l'enfant qui revient, chaque fois que nous avons pardonné à l'ami, à l'époux, à l'épouse (à l'ennemi aussi !), chaque fois que nous avons remué ciel et terre pour essayer d'empêcher quelqu'un de sombrer, physiquement ou moralement, nous avons ressemblé à Dieu; nous avons été son image : ce qui est, après tout, notre vocation, n'est-il pas vrai ?



**DIMANCHE 10 JUIN –
10^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 3, 20-35

*« Qui est Jésus ? Sa famille le traite de fou, les scribes le disent possédé du démon.
Et nous ? »*

20 Alors Jésus revient à la maison, où de nouveau la foule se rassemble, si bien qu'il n'était même pas possible de manger.

21 Les gens de chez lui, l'apprenant, vinrent pour se saisir de lui, car ils affirmaient : « Il a perdu la tête. »

22 Les scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient : « Il est possédé par Béezéboul ; c'est par le chef des démons qu'il expulse les démons. »

23 Les appelant près de lui, Jésus leur dit en parabole : « Comment Satan peut-il expulser Satan ?

24 Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne peut pas tenir.

25 Si les gens d'une même maison se divisent entre eux, ces gens ne pourront pas tenir.

26 Si Satan s'est dressé contre lui-même, s'il est divisé, il ne peut pas tenir ; c'en est fini de lui.

27 Mais personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort et piller ses biens, s'il ne l'a d'abord ligoté. Alors seulement il pillera sa maison.

28 Amen, je vous le dis : Tout sera pardonné aux enfants des hommes : leurs péchés et les blasphèmes qu'ils auront proférés.

29 Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit saint, il n'aura jamais de pardon. Il est coupable d'un péché pour toujours. »

30 Jésus parla ainsi parce qu'ils avaient dit : « Il est possédé par un esprit impur. »

31 Alors arrivent sa mère et ses frères. Restant au-dehors, ils le font appeler.

32 Une foule était assise autour de lui ; et on lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont là dehors : ils te cherchent. »

33 Mais il leur répond : « Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? »

34 Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères.

35 Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »





**DIMANCHE 10 JUIN – 10^{ème} DIMANCHE DU
TEMPS ORDINAIRE - B**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 3, 20-35

On croirait entendre saint Jean quand il dit à propos de Jésus : « *Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu* » et encore « *Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* ». Marc le dit autrement, mais c'est bien le même message.

Les siens, les voilà : sa famille d'origine, mais aussi, sa communauté religieuse, les scribes de Jérusalem. Pour les uns comme pour les autres, Jésus est surprenant, inattendu, voire choquant. Alors, chacun se forge une explication : soit il est fou (c'est l'explication de sa famille), soit il a fait un pacte avec le diable (ce sont les autorités religieuses qui le disent).

Curieusement, Jésus ne cherche pas à discuter avec ceux qui le croient fou, mais il prend très au sérieux l'autre accusation, celle d'être possédé du démon. Il commence par faire appel à la logique : on dit souvent que l'union fait la force ; à l'inverse, dit Jésus, tout groupe divisé va à sa perte. Un royaume divisé par la guerre civile sera la proie des autres peuples qui profiteront de ses divisions ; une famille qui n'a plus d'esprit de famille n'est plus une famille. Et si Satan travaille contre lui-même, il n'ira pas bien loin. Dans ce cas-là, a l'air de dire Jésus, vous n'auriez qu'à vous réjouir, vous qui êtes les ennemis du diable, par profession, si l'on peut dire. Jusqu'ici, les explications de Jésus sont claires. Il continue : « *Personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort et piller ses biens, s'il ne l'a d'abord ligoté. Alors seulement il pillera sa maison.* » Marc nous a prévenus. Il faut entendre cette phrase comme une parabole, on peut donc traduire : l'homme fort, c'est Satan. Si moi, Jésus, je me suis rendu maître dans la maison de Satan, puisque j'expulse les démons, c'est que je suis plus fort que Satan... entendons que Jésus est le vainqueur du mal. Le livre de la Genèse que nous avons lu en première lecture annonçait que le mal, un jour, serait vaincu ; Marc vient de nous dire : voici celui qui enlève le mal du monde, c'est Jésus. Puis Jésus quitte le registre des explications, le ton devient beaucoup plus grave : « *Amen, je vous le dis, Dieu pardonnera tout aux enfants des hommes, tous les péchés et les blasphèmes qu'ils auront faits. Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit saint, il n'obtiendra jamais le pardon. Il est coupable d'un péché pour toujours.* » La première partie de la phrase ne nous étonne pas, heureusement. Nous sommes bien persuadés que Dieu pardonne toujours ; il pardonnera même - a l'air de dire Jésus - ceux qui l'auront pris pour un fou. La miséricorde de Dieu est sans limite, l'Ancien Testament l'a tant de fois répété. « *Oui, près du Seigneur, est l'amour ; près de lui, abonde le rachat* », disait le psaume de ce dimanche (129).

Mais, justement, la deuxième phrase nous choque. Là, Jésus dit qu'il existe un péché impardonnable : ce qu'il appelle le blasphème contre l'Esprit. Mais pourquoi emploie-t-il cette expression ? Que s'est-il passé au juste ?

Rappelons-nous le début de l'évangile de Marc : la réputation de Jésus est parvenue à Jérusalem, on dit partout qu'il guérit les malades, et qu'il expulse les démons. Le peuple, dans sa simplicité, ne s'y trompe pas et reconnaît là l'œuvre de Dieu. Et c'est bien pour cela qu'on vient à lui en foule. Mais les scribes, eux, sont tellement loin de Dieu, maintenant, qu'ils ne savent même plus reconnaître l'œuvre de Dieu. C'est bien cela que Jésus leur reproche : leur attitude ressemble à celle du serpent du jardin de la Genèse. Le serpent avait prétendu révéler à l'homme et à la femme que Dieu, en donnant sa loi, était profondément malfaisant, malveillant ; le discours du serpent, c'était : « *Dieu vous interdit les fruits de cet arbre, sous prétexte qu'ils sont vénéneux, mais au contraire, c'est pour les garder pour lui, parce qu'ils sont excellents.* »

Jésus ne traite pas les scribes de serpents, mais c'est tout comme. Leur discours, c'est : vous prenez Jésus pour un bienfaiteur de l'humanité, mais vous ne voyez pas qu'il est votre ennemi, puisqu'il est l'ennemi de la vraie religion. Prêter des arrière-pensées malveillantes à celui qui n'est qu'Amour, c'est cela que Jésus appelle « *blasphémer contre l'Esprit* ». Car c'est au moment même où Jésus guérit que les scribes le traitent de démon. C'est n'avoir vraiment rien compris à l'amour de Dieu. Et, du coup, ils deviennent incapables de l'accueillir. Car on sait bien que l'Amour ne peut se donner que s'il est accueilli. Voilà pourquoi Jésus dit que ce péché-là est impardonnable : ce n'est pas que Dieu refuserait de pardonner, ce sont les cœurs des scribes qui sont fermés.

La fin du texte va exactement dans le même sens. On pourrait traduire : « *Pour reconnaître le doigt de Dieu à l'œuvre, encore faut-il être de la famille de Dieu* » ; « *Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ?... Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère.* » Jésus dit cela en regardant tous ceux qui étaient en cercle autour de lui, c'est-à-dire cette foule qui accourait vers lui, parce qu'elle reconnaissait en lui la présence de l'Esprit. Là encore, on croit entendre saint Jean : « *Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu... Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn 1).



**DIMANCHE 17 JUIN –
II^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 4, 26-34

« Germination et croissance du règne de Dieu »

Parlant à la foule en paraboles,

26 Jésus disait : « Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui jette en terre la semence :

27 nuit et jour, qu'il dorme ou qu'il se lève, la semence germe et grandit, il ne sait comment.

28 D'elle-même, la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi.

29 Et dès que le blé est mûr, il y met la faucille, puisque le temps de la moisson est arrivé. »

30 Il disait encore :

« À quoi allons-nous comparer le règne de Dieu ? Par quelle parabole pouvons-nous le représenter ?

31 Il est comme une graine de moutarde : quand on la sème en terre, elle est la plus petite de toutes les semences.

32 Mais quand on l'a semée, elle grandit et dépasse toutes les plantes potagères ; et elle étend de longues branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent faire leur nid à son ombre. »

33 Par de nombreuses paraboles semblables, Jésus leur annonçait la Parole, dans la mesure où ils étaient capables de l'entendre.

34 Il ne leur disait rien sans parabole, mais il expliquait tout à ses disciples en particulier.



**DIMANCHE 17 JUIN – II^{ème} DIMANCHE DU
TEMPS ORDINAIRE - B**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 4, 26-34

Jésus ne disait rien à la foule sans employer de paraboles, nous dit Marc ; c'était certainement la seule manière d'avoir un petit espoir d'être compris ! Car la leçon était quand même rude à faire passer ! Jésus lui-même annonce d'entrée de jeu qu'il va parler du Royaume de Dieu, mais tout le monde a déjà des idées là-dessus ; et les idées des hommes ne coïncident pas du tout avec les siennes, apparemment ! Alors il lui faut déployer toute une pédagogie dans la ligne de la conversion que l'Ancien Testament avait déjà entreprise.

Au début, le peuple d'Israël, comme tous les peuples, ne pouvait envisager le règne de Dieu qu'en termes de souveraineté. Les psaumes, par exemple, chantent la souveraineté de Dieu sur le monde : « *Le Seigneur a établi son trône dans les cieux et sa royauté domine tout* » (Ps 102/103, 19)... « *Le Seigneur, le Très-Haut est terrible ; il est le grand roi sur toute la terre* » (Ps 46/47, 3)... « *Le Seigneur est roi, il est vêtu de majesté* » (Ps 92/93, 1)... « *Le Seigneur est roi, que la terre exulte, que tous les rivages se réjouissent* » (Ps 96/97, 1).

Dans cette optique, dire « *À toi le règne, la puissance et la gloire* » revient à dire « *c'est toi le plus fort !* ». Si les textes du livre de l'Exode nous présentent toujours les rencontres de Moïse avec Dieu dans l'orage, les éclairs, le feu et le tremblement de la montagne, c'est que sans toutes ces preuves de grandeur et de puissance, le peuple n'aurait jamais pu prendre ce Dieu au sérieux !

Même le grand prophète Élie, au début de sa carrière, ne peut pas imaginer Dieu autrement que dans des manifestations grandioses: et c'est le feu du ciel qu'il implore pour impressionner les prophètes des idoles. On se souvient de cette grande démonstration qui devait faire taire à tout jamais les incrédules: « *À l'heure de l'offrande, le prophète Élie s'approcha et dit : Seigneur, Dieu d'Abraham et d'Israël, fais que l'on sache aujourd'hui que c'est toi qui es Dieu en Israël... Réponds-moi, réponds-moi : que ce peuple sache que c'est toi, Seigneur, qui es Dieu... Et le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et il absorba même l'eau qui était dans le fossé. À cette vue, tout le peuple se jeta face contre terre et dit : C'est le Seigneur qui est Dieu ; c'est le Seigneur qui est Dieu !* » (1 R 18, 36-39).

Ce jour-là, Dieu n'a pas désavoué son prophète, mais, quelque temps après, il lui a révélé que sa puissance n'est pas ce que l'homme croit spontanément. C'est le fameux épisode d'Élie à l'Horeb : « *Le Seigneur dit à Élie : Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur ; voici, le Seigneur va passer. Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un tremblement de terre ; le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre, il y eut un feu ; le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, le bruissement d'un souffle ténu (une brise légère). Alors, en l'entendant, Élie se voila le visage avec son manteau* » (1 R 19, 11-13). Cette fois, Élie avait tout compris : Dieu n'est pas dans les démonstrations de puissance que nous aimons tant, il est dans la brise légère.

Ce paradoxe, si on y réfléchit, parcourt toute la Bible, dès l'Ancien Testament : à commencer par le choix surprenant d'un tout petit peuple pour porter au monde la plus grande des nouvelles. Et que dire du choix d'un homme bègue (Moïse) comme porte-parole et d'un couple stérile (Abraham et Sara) pour porter l'espoir d'une descendance nombreuse comme les étoiles. Dieu a choisi un petit berger de Bethléem pour vaincre le géant Goliath ; et des siècles plus tard, c'est aussi de Bethléem, petit village insignifiant, que sortira le Fils de Dieu lui-même ; lequel va vivre caché pendant trente ans dans une bourgade perdue dont on se demandait « *Que peut-il sortir de bon de Nazareth ?* ».

Ce qui sort de Nazareth, justement, c'est le Verbe, comme dit saint Jean, la Parole : comme une semence, elle est jetée à tous les vents, aux risques de la mauvaise terre et des piétinements ; et Dieu sait si le Verbe a été piétiné ; au risque même de se faire traiter de possédé du démon (Béelzéboul : Mc 3, 22) ; mais il court le risque quand même, simplement parce que c'est la seule chose à faire. À travers même les échecs apparents du Christ, la déchéance et la mort sur la Croix, s'est levé sur le monde le triomphe de l'amour.

Telle est la leçon de ces paraboles, une magnifique leçon de confiance : Dieu agit, le royaume est une semence qui germe irrésistiblement, il est peut-être encore invisible, mais la moisson viendra. Jésus nous dit quelque chose comme : « *Vous savez la puissance de vie qui se cache même dans une toute petite graine. Contentez-vous de semer : c'est votre travail de jardiniers. Dieu vous fait confiance pour cultiver son jardin. À votre tour, faites-lui confiance : la semence poussera toute seule, car c'est Dieu qui agit... C'est votre meilleure garantie.* »

Jésus l'avait bien dit en parlant de lui-même : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si, au contraire, il meurt, il porte du fruit en abondance* » (Jn 12, 24). C'est là que se manifeste la vraie puissance de Dieu : la parole semée dans la pauvreté et l'humilité devient peu à peu un arbre immense dont les bras sont assez grands pour accueillir l'humanité tout entière. Voilà le dessein bienveillant de Dieu : « *Réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre.* » « *La graine de moutarde, quand on la sème en terre, elle est la plus petite de toutes les semences du monde. Mais quand on l'a semée, elle grandit et dépasse toutes les plantes potagères, et elle étend de longues branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent faire leur nid à son ombre.* »



**MERCREDI 24 JUIN –
NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE**



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 1, 57-66.80

57 Quand arriva le moment où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils.

58 Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait prodigué sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.

59 Le huitième jour, ils vinrent pour la circoncision de l'enfant. Ils voulaient le nommer Zacharie comme son père.

60 Mais sa mère déclara : « Non, il s'appellera Jean. »

61 On lui répondit :
« Personne dans ta famille ne porte ce nom-là ! »

62 On demandait par signes au père comment il voulait l'appeler.

63 Il se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit :
« Son nom est Jean. » Et tout le monde en fut étonné.

64 À l'instant même sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait et il bénissait Dieu.

65 La crainte saisit alors les gens du voisinage, et dans toute la montagne de Judée on racontait tous ces événements.

66 Tous ceux qui les apprenaient en étaient frappés et disaient :
« Que sera donc cet enfant ? »

En effet, la main du Seigneur était avec lui.

80 L'enfant grandit et son esprit se fortifiait. Il alla vivre au désert jusqu'au jour où il devait être manifesté à Israël.



**MERCREDI 24 JUIN –
NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 1, 57-66.80

Dès les premières lignes de son évangile, Luc prévient son lecteur supposé, Théophile, qu'il entreprend un récit ordonné des événements ; effectivement, les deux premiers chapitres, dont nous lisons un extrait ce dimanche, sont particulièrement structurés : deux annonces (l'ange Gabriel chez Zacharie, puis chez Marie), deux naissances (celle de Jean-Baptiste, celle de Jésus), deux circoncisions. Le tout émaillé de trois discours, ou plutôt trois cantiques d'action de grâce, le *Magnificat* (chant de Marie), le *Bénédictus* (celui de Zacharie) et le « *Nunc dimittis* » (celui de Syméon : « Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix »). Clairement, Luc nous propose de faire un parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus.

Ces deux naissances qui pourraient bien n'avoir d'autre portée que familiale sont en réalité l'accomplissement des grandes promesses de Dieu pour l'humanité : avant même que les trois cantiques ne le proclament, tous les détails du texte et le vocabulaire choisi par Luc nous mènent à cette découverte.

Tout avait commencé par l'annonce à Zacharie, dont le nom, ne l'oublions pas, signifie « *Dieu se souvient* ». Alors qu'il officiait à l'intérieur du temple de Jérusalem, l'ange Gabriel lui annonce la naissance prochaine d'un fils : « *Sois sans crainte, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean.* » Cette annonce avait de quoi surprendre Zacharie, car non seulement lui et sa femme, Élisabeth, avaient largement passé l'âge d'avoir des enfants, mais, de surcroît, l'ange précisait que le garçon serait porteur d'une vocation exceptionnelle : « *Il sera grand devant le Seigneur... Il sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère. Il ramènera beaucoup de fils d'Israël au Seigneur leur Dieu ; et il marchera par-devant sous le regard de Dieu, avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener le cœur des pères vers leurs enfants.* » Zacharie qui était prêtre reconnaissait probablement là les expressions mêmes du prophète Malachie : « *Voici que je vais vous envoyer Élie, le prophète, avant que ne vienne le jour du Seigneur, jour grand et redoutable. Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils, celui des fils vers leurs pères...* » (Ml 3, 23-24).

Mais l'homme est libre ; tout cela était très cohérent, mais encore fallait-il faire confiance à l'ange et, à travers lui, à la parole de Dieu ; moins bien inspiré que ne le sera Marie, quelque temps plus tard, Zacharie demande une preuve : « *À quoi le saurai-je ? Car je suis un vieillard et ma femme est avancée en âge.* » L'ange lui répond : « *Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu. J'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette bonne nouvelle.* » Et vous savez que, de ce jour, Zacharie s'est retrouvé sourd et muet, lui qui n'avait pas su écouter la nouvelle.

Tout cela explique le texte d'aujourd'hui : « *Quand arriva le moment où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils. Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait prodigué sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.* » La miséricorde dont parlent les voisins, c'est une naissance accordée à une femme stérile. Mais Luc nous invite à replacer cet événement dans la longue miséricorde de Dieu pour son peuple : le même mot (« *eleos* » qui veut dire miséricorde, bonté, amour, tendresse) revient quatre fois dans les cantiques de Zacharie et de Marie : « *Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent* » (1, 50) ; « *Il se souvient de son amour* » (1, 54) ; « *Il a montré sa miséricorde envers nos pères* » (1, 72) ; « *Telle est la tendresse du cœur de notre Dieu* » (1, 78).

Arriva le jour où l'enfant devait être circoncis et où il devait recevoir son nom : deux coutumes qui inscrivent le nouveau-né dans la longue suite des fidèles de l'Alliance conclue par Dieu avec Abraham. Voici ce que Dieu avait dit au patriarche : « *Toi, tu garderas mon alliance, et après toi, les générations qui descendront de toi. Voici mon alliance que vous garderez entre moi et vous, c'est-à-dire ta descendance après toi : tous vos mâles seront circoncis... ce qui deviendra le signe de l'alliance entre moi et vous. Seront circoncis à l'âge de huit jours tous vos mâles de chaque génération* » (Gn 17, 9-12). Et on sait l'importance que revêt pour l'homme biblique l'imposition du nom.

Quand Dieu donne lui-même un nom, c'est pour une révélation et une mission : le nom de Jean (« *Yo-hanan* ») avait été précisé par l'ange et signifiait « *Dieu a fait grâce* ». Zacharie, toujours privé de la parole, en est réduit à communiquer par écrit ; mais à peine a-t-il accompli cet acte de foi, il retrouve la parole et se met à chanter ce que nous appelons le « *Benedictus* ». Notre lecture de ce dimanche l'annonce seulement : « *Zacharie se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit : Son nom est Jean. Et tout le monde en fut étonné. À l'instant même sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait et il bénissait Dieu.* »

« *Et tout le monde en fut étonné* », dit Luc : il emploie ici un mot (« *Thaumazô* ») qui traduit plutôt l'émerveillement ; on le retrouve à plusieurs reprises dans ce même évangile pour exprimer le sentiment de spectateurs mis en présence de quelque chose qui dépasse leur entendement, particulièrement devant les événements qui paraissent avoir une dimension divine ; ce mot apparaît plusieurs fois accompagné du mot « *crainte* ». Par exemple, lors de la tempête apaisée, « *saisis de crainte, ils s'émerveillèrent et ils se disaient entre eux : Qui donc est-il pour qu'il commande même aux flots et qu'il lui obéissent ?* » (Lc 8, 25). Ici, on trouve également, un peu plus bas, le mot « *crainte* » : « *La crainte saisit alors les gens du voisinage, et dans toute la montagne de Judée on racontait tous ces événements. Tous ceux qui les apprenaient en étaient frappés.* » En réalité, il faudrait traduire « *Tous ceux (les gens du voisinage) qui les apprenaient les écoutaient dans leur cœur* » Cette insistance sur l'écoute du cœur est intéressante, en regard du manque de foi de Zacharie : manière de nous dire que les petits sont ceux qui accueillent le plus facilement l'Évangile.



**LUNDI 29 JUIN - SAINTS APÔTRES
PIERRE ET PAUL**

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT
MATTHIEU 16, 13-19**



« La foi de Pierre »

13 Jésus était venu dans la région de Césarée de Philippe, et il demandait à ses disciples:

« Le Fils de l'homme, qui est-il, d'après ce que disent les hommes ? »

14 Ils répondirent : « Pour les uns, il est Jean-Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. »

15 Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? »

16 Prenant la parole, Simon-Pierre déclara : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! »

17 Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara : « Heureux es-tu, Simon fils de Yonas: ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.

18 Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle.

19 Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. »



**LUNDI 29 JUIN - SAINTS APÔTRES PIERRE
ET PAUL**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 16, 13-19

Très certainement, aux yeux de Matthieu, cet épisode de Césarée constitue un tournant dans la vie de Jésus; car c'est juste après ce récit qu'il ajoute: « À partir de ce moment, Jésus-Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des Anciens, des Grands Prêtres et des scribes, être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter. » L'expression « à partir de ce moment » veut bien dire qu'une étape est franchie.

Mais en même temps, et c'est ce qui est le plus surprenant dans ce passage, rien n'est dit de neuf ! Jésus s'attribue le titre de *Fils de l'homme*, ce qu'il a déjà fait neuf fois dans l'évangile de Matthieu ; et Pierre lui attribue celui de Fils de Dieu, et il n'est pas non plus le premier à le faire !

Premier titre, le « *Fils de l'homme* » : une expression sortie tout droit du livre de Daniel, au chapitre 7 ; « *Je regardais dans les visions de la nuit, et voici que sur les nuées du ciel venait comme un Fils d'homme ; il arriva jusqu'au Vieillard, et on le fit approcher en sa présence. Et il lui fut donné souveraineté, gloire et royauté : les gens de tous peuples, nations et langues le servaient. Sa souveraineté est une souveraineté éternelle qui ne passera pas, et sa royauté, une royauté qui ne sera jamais détruite* » (Dn 7, 13-14). Quelques versets plus loin, Daniel précise que ce Fils d'homme n'est pas un individu solitaire, mais un peuple : « *Les saints du Très-Haut recevront la royauté, et ils posséderont la royauté pour toujours et à tout jamais... La royauté, la souveraineté et la grandeur de tous les royaumes qu'il y a sous tous les cieux, elles ont été données au peuple des saints du Très-Haut : sa royauté est une royauté éternelle ; toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront* » (Dn 7, 18. 27). En s'appliquant à lui-même ce titre de Fils de l'homme, Jésus se présente donc comme celui qui prend la tête du peuple de Dieu.

Le deuxième titre qui lui est donné ici, c'est celui de « *Fils de Dieu* ». Ce n'est pas la première fois non plus. Dès le début de l'évangile, au chapitre 4, c'est le diable qui tente Jésus au désert, en employant ce titre « *si tu es le Fils de Dieu* ». Il a raison d'employer le titre, mais il se trompe sur son contenu. Il ne peut qu'imaginer un Fils de Dieu puissant et invulnérable, exploitant sa puissance à son propre profit. Pour Jésus, être fils de Dieu, c'est faire totalement confiance à son Père et se nourrir de sa Parole. Puis ce sont deux démoniaques, de l'autre côté du lac de Tibériade, qui interpellent Jésus en lui disant « *De quoi te méles-tu, Fils de Dieu ?* », mais Jésus n'entre pas en dialogue avec eux. Enfin, c'est l'épisode de la marche sur les eaux.

Matthieu raconte que la barque se trouvait loin du rivage, battue par les vagues, parce que les vents étaient contraires. Jésus vient vers eux en marchant sur la mer. Eux commencent par avoir peur de ce qu'ils prennent pour un fantôme ; mais lui leur dit : « *Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur.* » Pierre répond : « *Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir avec toi sur les eaux.* » Vous connaissez la suite : après quelques pas, Pierre se laisse submerger par le doute... et Jésus lui dit « *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* ». Matthieu conclut : « *Quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant Jésus et lui dirent "Vraiment, tu es Fils de Dieu".* »

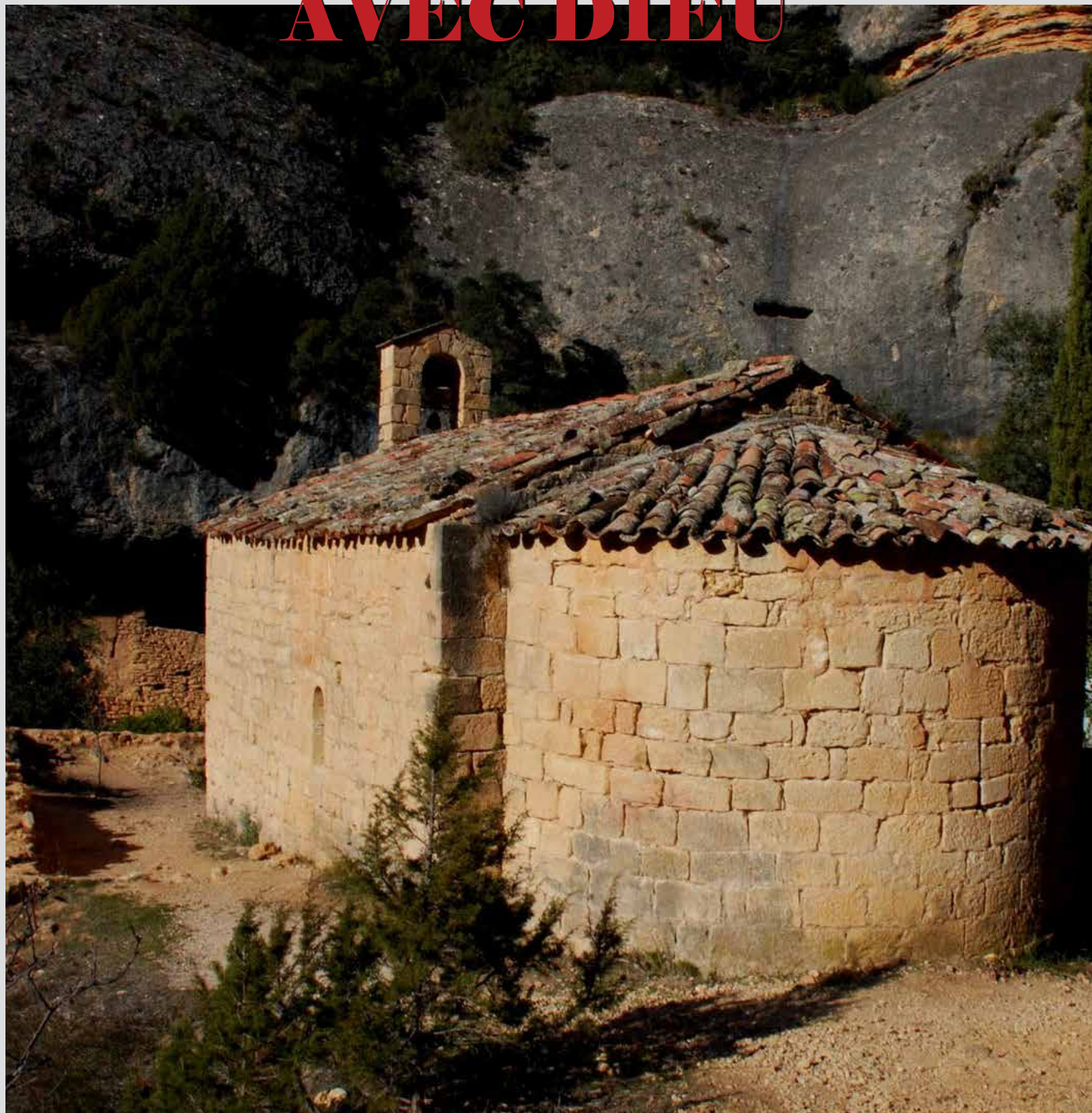
Curieusement, ici, ce sont les disciples qui ont reconnu l'identité de Jésus, et Pierre, au contraire, s'est fait dire « *homme de peu de foi* »... Ce qui ne veut pas dire que celle des autres disciples est sans ambiguïté : c'est la puissance de Jésus sur la mer qui les a impressionnés. Il reste toute une étape à franchir pour découvrir qui est réellement Jésus.

À Césarée, ce qui est nouveau, c'est que Pierre ne dit pas cela devant une manifestation de puissance de Jésus : au contraire, dans les versets qui précèdent la profession de foi de Pierre, Jésus vient de refuser de donner un signe convaincant aux Pharisiens et aux Sadducéens qui le lui demandaient. Maintenant, une étape est franchie : il n'y a plus d'ambiguïté sur le titre de Fils de Dieu. Pierre est en marche vers la foi. « *Heureux es-tu, Simon, fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.* »

Ce qui est nouveau aussi, à Césarée, ce n'est pas l'usage de l'un ou l'autre des deux titres de Jésus, c'est leur jonction. « *Qui est le fils de l'homme ?* » demande Jésus, et Pierre répond « *Il est le Fils de Dieu* ». Jésus fera le même rapprochement au moment de son interrogatoire par le Grand Prêtre : celui-ci lui demande : « *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es toi, le Messie, le Fils de Dieu.* » Et Jésus répond : « *Tu le dis. Seulement, je vous le déclare, désormais vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du ciel* » (Mt 26, 63). Là non plus, bien sûr, on ne peut plus se tromper : Dieu se révèle non comme un Dieu de puissance et de majesté, mais comme l'amour livré aux mains des hommes. Dès que Pierre a découvert qui est Jésus, celui-ci aussitôt l'envoie pour l'Église : « *Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église* » ; on l'a vu tout à l'heure, le Fils de l'homme n'est pas un individu isolé, c'est un peuple. Et sur quoi le Christ construit-il son Église ? Sur la personne d'un homme dont la seule vertu est d'avoir écouté ce que le Père lui a révélé. Cela veut bien dire que le seul pilier de l'Église, c'est la foi en Jésus-Christ. Et Jésus ajoute : « *Ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux* » : cela ne veut pas dire que Pierre et ses successeurs sont désormais tout-puissants ! Cela veut dire que Dieu promet de s'engager auprès d'eux. Pour nous, il nous faut et il nous suffit d'être en communion avec notre Église pour être en communion avec Dieu.

Dernier motif pour nous rassurer : Jésus dit « *Je bâtirai mon Église* » : c'est lui, Jésus, qui bâtit son Église. Nous ne sommes pas chargés de *bâtir* son Église, mais simplement d'écouter ce que le Dieu vivant veut bien nous révéler. Parce que c'est le Christ ressuscité, Fils du Dieu vivant, qui bâtit, nous pouvons en être sûrs, « *la puissance de la mort ne l'emportera pas* ».

EN TÊTE À TÊTE AVEC DIEU



Dès les premiers temps de l'Église, la solitude est apparue comme le meilleur moyen de rencontrer Dieu. Aujourd'hui encore, la retraite silencieuse, loin du bruit et des mondanités, continue d'attirer ceux qui s'adonnent à la prière assidue. Mais une vie solitaire peut se révéler emplie de dangers et de tristesse. Entre solitude propice à la prière et communauté humaine, il s'agit de garder l'équilibre.

BEAUTÉ ET DANGERS DE L'ÉRÉMITISME



ANNE BAMBERG,
Professeur à la faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg.

L'érémisme revient au goût du jour, il est reconnu et encadré par l'Église. Si elle peut être un véritable chemin de perfection, la solitude de l'ermite n'en est pas pour autant exempte de sérieux dangers.

Sans doute la vie érémitique constitue-t-elle « l'art des arts et la science des sciences » (Nicéphore le Solitaire), tant elle peut être une grande et exaltante quête d'absolu et pourtant être mise à l'épreuve par des difficultés et dangers qui resteront cachés à l'esprit non averti. Le désir d'absolu, la quête personnelle de Dieu attirent vers une retraite solitaire et silencieuse loin du bruit et des mondanités. Réponse à un appel intérieur et choix volontaire d'une solitude contemplative, le désir de l'ermite est de demeurer avec le Seigneur, désir de prière continue, de vie pour Dieu seul. Il s'agit d'une forme très ancienne de vie consacrée à Dieu qui, depuis le milieu du XXI^e siècle, connaît un renouveau tel que l'Église catholique la reconnaît dans diverses expressions.

Seule en Église

L'ermite peut être institutionnellement lié à un institut de vie consacrée, même si cet institut n'est pas de type érémitique ou semi-érémitique, tels les Chartreux ou les Camaldules. Dans le rite latin, depuis l'entrée en vigueur du Code de droit canonique de 1983, l'ermite peut aussi vivre sa vie consacrée en faisant profession publique des conseils évangéliques et se mettre sous la conduite de l'évêque diocésain (canon 603). Enfin, il ou elle peut mener la vie anachorétique sans profession explicite des conseils évangéliques et sans lien institutionnel spécifique avec une autorité ecclésiastique (Catéchisme de l'Église catholique, n°920). La constante de ces formes de vie est toutefois, selon les termes du canon 603 §1 du Code de droit canonique, « un retrait plus strict du monde, dans le silence de la solitude, dans la prière assidue et la pénitence ».

Prière, ascèse et solide bon sens

Chemin de perfection, la vie érémitique répond à un appel exceptionnel à une solitude favorisant la prière continue. Dans ce mode de vie, le silence et la solitude constituent un moyen indispensable de développement spirituel en vue d'un plus grand recueillement. L'ermite fait un choix délibéré et exigeant de vie solitaire dans une sobriété et un dépouillement volontaires, liés au désir d'une vie simple nourrie par la prière, l'étude et la méditation des Écritures. Comme il n'est pas facile d'y parvenir, il est évidemment souhaitable que ce désir de solitude soit accompagné d'un solide bon sens, de prudence et d'une bonne dose de persévérance. En réalité, la solitude érémitique exige une ascèse constante, beaucoup de travail d'attention, de purification des pensées, d'ascèse de l'intelligence, de la vigilance, de la garde du cœur, indispensables pour s'affranchir de ses passions afin d'atteindre l'impassibilité, l'apathia, et jouir de l'hésychia, le calme et la douceur du silence de solitude, la bienheureuse quiétude de l'union avec Dieu et la joie de l'Évangile.

Gare aux dérapages

L'ermite est tenu par un devoir de vigilance constante car les dérapages peuvent » arriver très vite. Devant s'occuper des aspects matériels de la vie quotidienne ou se déplacer parfois loin pour accéder aux sacrements, le rythme de l'ermite peut facilement être perturbé. Pour tel autre, ce sont les nombreuses visites qui rompent sa solitude et l'empêchent de vivre dans le silence et de contrôler ses pensées. À l'inverse, parfois, l'absence totale de rencontres conduit à l'acédie, un profond découragement, une douloureuse fatigue spirituelle. La monotonie, la répétition des gestes et des prières, peut créer de l'ennui

Dans ce mode de vie, le silence et la solitude constituent un moyen indispensable de développement spirituel

et pousser à l'abandon de l'essentiel. Comme l'ermite risque d'oublier de chercher Dieu, cette vie solitaire très exigeante ne s'improvise pas et elle n'est pas faite pour les personnes fragiles, sinon elle peut très vite verser dans la médiocrité : absence de repères, oisiveté, paresse, désordres, déviations, rêveries, fantaisies... Il demeure difficile de vivre en vérité « la prière assidue » dans une pénitence sans austérités exagérées, loin des illusions, de l'artificiel, voire de la superbe.

Pour le meilleur ou pour le pire

Parmi les pires dangers qui menacent l'ermite compte l'envahissement du moi. Ses pensées tournent autour de sa personne. Il ou elle ramène tout à soi ou cherche à se donner de l'importance, fait des démarches en vue d'être connu et reconnu, ne rate pas d'occasion pour se montrer, avec un habit particulier, par des rencontres, des conférences, des publications, sur internet, voire sur des réseaux sociaux. De nos jours, les ermites suscitent la curiosité et certains se prêtent bien trop volontiers au jeu, alimentant ainsi un « érémitisme théâtral » selon les mots de Thomas Merton qui, dans son journal du 24 février 1964, attirait l'attention sur ce problème, estimant que « la classification d'« ermite » elle-même a ses dangers ». Vouloir être mis dans cette catégorie et le faire connaître éloigne l'ermite de sa vocation loin des « ombres

fugitives du siècle » (saint Bruno), dans une vie simple centrée sur la présence du Christ.

Or sa vie devrait rester « cachée aux yeux des hommes » dans une « prédication silencieuse de Celui auquel il a livré sa vie, parce qu'Il est tout pour lui » (Catéchisme de l'Église catholique n° 921). C'est vraisemblablement sa discrétion et cette « prédication silencieuse » qui distinguent le vrai du faux ermite, question délicate qui ne se pose pas seulement dans le catholicisme de rite latin mais encore dans d'autres traditions ; selon Matthieu Ricard : « Au Tibet, on dit que le véritable ermite ne laisse que la trace de ses pas quand il quitte le monde. »

La solitude érémitique constitue une voie spirituelle individuelle qui peut conduire à la plus haute contemplation comme au pire. Du côté de l'ermite, le meilleur moyen de faire face aux dangers, à la perte d'authenticité, semble bien être l'humilité,

La monotonie, la répétition des gestes et des prières peut créer de l'ennui et pousser à l'abandon de l'essentiel

une vertu fondamentale, pour ne pas glisser dans l'affectation, voire l'imposture. Du côté de l'autorité ecclésiastique, si elle veut préserver l'essence de ce genre de vie, une grande vigilance s'impose avant d'accorder la reconnaissance de ce statut spécial, en particulier pour ce qui regarde l'ermite diocésain.

Extrait de « Les Cahiers Croire »



DES GÉANTS DE LA FOI

Théophile, l'archevêque d'Alexandrie, vint un jour à Scété. Les frères demandèrent à l'abbé Pambo de lui dire quelques mots pour l'édifier. Mais il répondit: «S'il n'est pas édifié par mon silence, il ne le sera pas par mes paroles.» Pendant trois siècles, le christianisme naissant n'avait connu que le soupçon, l'exclusion et la persécution. Les chrétiens s'acheminaient sans peur vers la voie parfaite que leur avait indiquée le Christ lui-même : le don de soi jusqu'au don de sa vie. Et voilà que cette religion nouvelle et paradoxale se diffuse jusqu'à la tête de l'empire. En 313, Constantin lui-même devient chrétien. Désormais les conversions affluent, les baptêmes se multiplient. Le christianisme se mêle au monde, devient une religion de masse, avec tout le lot de relâchement moral et de compromissions que l'on peut imaginer.

C'est alors qu'un certain nombre de personnages « prennent le maquis » et s'enfoncent dans le désert pour fuir le monde et retrouver la vie parfaite. Solitude, ascèse, contemplation, silence, tels sont les maîtres mots de ces géants de la foi que sont Antoine, Macaire, Évagre, Isidore, Éloge, Poemen et tant d'autres. Antoine le Grand, le père des moines, reste la figure de proue de ce mouvement qui plonge ses racines dans la foi la plus vive et la plus radicale. Maîtriser ses passions pour tourner tout son être vers Dieu, prier sans cesse pour être toujours avec lui, travailler de ses mains enfin, pour subvenir à ses besoins et n'être à charge de personne. Dans ces quelques mots on trouve déjà, en filigrane, toute la vie des moines qui ne cessera de se développer au cours des siècles suivants.

Très vite, les chrétiens viennent en grand nombre recueillir les rares paroles que ces maîtres de vie puisent dans le silence intérieur qui les habite. Ainsi naissent les « apophtegmes » (ou sentences) des pères du désert qui, sous une forme symbolique, délivrent un message de vie.

J.-P. R.

SOLITUDE INTÉRIEURE ET RECUEILLEMENT

« Recueillement et solitude intérieure sont presque synonymes. C'est dans le recueillement que nous découvrons la solitude du cœur et l'infinie solitude de Dieu en nous. Avant que ces vastes horizons se soient dégagés au centre de notre vie, nous pouvons difficilement voir toutes choses sous leur aspect réel. Nos jugements ne sont pas adaptés à la vérité des choses. Mais saint Paul nous dit que l'homme spirituel peut tout juger parce qu'il est isolé par son détachement, sa pauvreté, son humilité, son néant. Aussi voit-il tout en Dieu ; et voir ainsi, c'est juger comme Dieu lui-même juge. Le recueillement nous conduit donc à une solitude intérieure qui est bien davantage que le désir ou le fait d'être seul. Ce n'est pas lorsque nous comprenons à quel point nous sommes seuls que nous devenons solitaires, mais lorsque nous percevons un peu ce qu'est la solitude de Dieu, qui nous isole de tout ce qui nous entoure, tout en nous rendant d'autant plus sincèrement frères de toutes créatures.

Nous ne pouvons vivre pour les autres avant d'être entrés dans cette solitude. Si nous essayons de le faire avant d'avoir vécu entièrement pour Dieu, nous risquons de sombrer, avec eux, dans l'abîme. Nombreux sont ceux qui vivent dans la solitude sans l'aimer, parce que leur solitude ne connaît pas le recueillement ! Ce n'est alors que de l'isolement, qui ne les aide en rien à rentrer en eux-mêmes. Ils sont comme des âmes sorties de l'Enfer et qui entreraient par hasard au Ciel, pour s'apercevoir seulement que le Ciel leur est plus infernal que l'Enfer même ; ainsi ceux qui sont obligés de vivre au paradis de la solitude ne peuvent en goûter les joies, parce qu'ils sont sans recueillement. »

Extrait de Thomas Merton, Nul n'est une île, Points Seuil, coll. « Sagesses »

AU CHEVET

D'UNE HUMANITE SOUFFRANTE



Il est le pasteur, le médecin, le sauveur... Mais aussi l'avocat, le défenseur, le consolateur. Tous ces noms et adjectifs, rapportés par les Écritures, caractérisent le Dieu chrétien. D'ailleurs, dans les Évangiles, on voit comment Jésus se comporte : il soigne, redresse, guérit. Le soin apporté aux hommes souffrants est sa préoccupation essentielle. C'est en cela qu'il est reconnu comme le Messie. Et c'est pourquoi nous sommes appelés à faire de même, comme lui : « Va et toi aussi, fais de même ! »

Un Messie qui prend soin des hommes

Au fil de la Bible apparaît peu à peu la figure d'un sauveur, tout d'abord comme un roi guerrier, puis comme un pasteur plein de sollicitude... jusqu'au Christ qui libère et qui guérit.

Jean-Pierre Rosa
Écrivain

Le Dieu d'Israël est un Dieu qui prend soin des hommes, qui s'interroge sur leur conduite, les menace parfois, les reprend, les questionne, mais toujours vient à leur secours. Cette conception provoquait l'étonnement du psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu t'en souviennes, le fils d'Adam que tu en prennes souci? » (Ps 8, 5). Le Dieu d'Israël en effet est un « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité » (Ex 34, 6 ; Ps 86, 15). Les traductions rendent mal compte des termes hébreux. Le premier, « Ra'hamim », tendresse, renvoie au sein maternel (Rehem). « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit, cesse-t-elle de chérir le fils de ses entrailles ? Même s'il s'en trouvait une pour l'oublier, moi je ne t'oublierai jamais » (Is 49, 15). Le second terme, « 'Hesed », traduit ici par « grâce et fidélité », est toujours concret : il s'agit dans tous les cas d'agir, de faire. D'agir par amour en faisant le bien, que ce soit en faisant régner la justice, en tenant sa promesse, en exerçant sa compassion, en apportant le salut...

LIBÉRÉS ET SAUVÉS

Tout au long de l'Ancien Testament, cet amour maternel et concret de Yavheh pour son peuple s'exerce dans deux directions : la libération et le salut. Dieu libère son peuple de la captivité et de l'esclavage et il le sauve de la maladie et de la mort. Moïse en est la toute première figure. Il arrache Israël des mains de Pharaon, le fait sortir du pays d'Égypte où il était maintenu en esclavage et le conduit vers la Terre promise en demandant pour lui de quoi apaiser sa faim et étancher sa soif. La seconde figure est celle de David, le roi, qui libère Israël de ses ennemis tout proches — les Philistins qui menacent — et fait régner la justice. Le roi est traditionnellement

consacré par une onction d'huile. De là vient le mot Messie — Mashia'h en hébreu — qui signifie oint. L'huile a, dans l'Antiquité, une symbolique quasi médicale. Elle protège le corps du sportif et soigne les blessures car elle nourrit et régénère les tissus. Le Messie est donc tout d'abord le roi, consacré en faveur de son peuple qu'il a pour mission de défendre de ses ennemis et de guérir de ses discordes. Tous les rois d'Israël sont ainsi, normalement, oints. Tout comme les prophètes (Élie oint son successeur Élisée) et les prêtres, ils sont les gardiens et les sauveurs du peuple.

UN ROI TRIOMPHANT

Malheureusement les rois ne sont pas à la hauteur de leur mission. Leur inconduite notoire — idolâtrie, débauche, meurtres, pillage du peuple — est largement rapportée tout au long du Livre des Rois. La nation se divise entre royaume de Juda, au sud, et royaume d'Israël. Puis vient la chute de Samarie et, enfin, celle de Jérusalem, en 587 avant J.-C.

C'est à cette époque, en exil et au retour, qu'apparaît peu à peu la figure d'un Messie, d'un roi libérateur et sauveur qui restaurera la Maison d'Israël. Et c'est en Isaïe que nous en avons la première description. Il s'agit d'un Messie imposant, un vrai roi triomphant. Il est fils de David et reçoit tous les qualificatifs superlatifs du roi de droit divin : « Conseiller-merveilleux, Dieu-fort, Père-éternel, Prince-de-la-Paix » (Is 8, 5). Ce Messie établit une paix et une justice miraculeuses : « De leurs épées ils forgeront des socs et de leurs lances des faucilles » (2, 4), « Le loup habite avec l'agneau, la panthère se couche près du chevreau, veau et lion paissent ensemble sous la conduite d'un petit garçon » (11, 6).

En fait c'est un étranger, Cyrus, qui recevra, le tout premier, ce titre royal : « Ainsi parle Yavheh à son Oint, à Cyrus... » (Is 45,1). C'est en effet lui qui

permet le retour inespéré des Juifs de Babylone. Mais les promesses du retour se heurtent à de nombreuses difficultés : les Juifs restés sur place voient d'un très mauvais œil ces concitoyens qui reviennent d'exil et s'installent sur leurs terres comme chez eux. Il faudra beaucoup de persuasion et, surtout, la restauration d'une vieille institution, le jubilé, pour apaiser les esprits. L'année jubilaire voit tous les compteurs remis à zéro : les dettes sont annulées et ceux qui ont dû se vendre comme esclaves pour les payer sont libérés. Mais, après une période de restauration et de rayonnement, Israël cède à ses vieux démons : divisions, corruption, idolâtrie... La déception cède la place à l'effroi.

UN PASTEUR

Dès lors la figure du Messie va faire retour, mais en prenant encore plus de hauteur et en se spiritualisant. Jérémie avait déjà participé à ce mouvement d'intériorisation et de spiritualisation de la foi juive en mettant en avant la rétribution personnelle et en situant au cœur même de l'homme la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes: « Je conclurai avec la maison d'Israël une nouvelle alliance [...] Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur » (Jr 31, 31.33). Ézéchiel poursuit ce mouvement avec une radicalité encore plus grande : la venue du Messie est totalement indépendante de la conduite des hommes. Même si Israël a méprisé et violé son serment, Yahveh, lui, tient promesse. « C'est moi qui rétablirai mon alliance avec toi, et tu sauras que je suis Yahveh afin que tu te souviennes et que tu sois saisie de honte et que, dans ta confusion, tu sois réduite au silence quand je t'aurai pardonné tout ce que tu as fait... » (Ez 16, 62-63). Le Messie n'est plus le guerrier glorieux mais le pasteur. Cette image remonte à David lui-même. On la trouve en particulier dans les psaumes: « Yahveh est mon pasteur, je ne manque de rien... » (Psaume 8). Mais elle est désormais magnifiée et enrichie: « Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Vous vous êtes nourris de lait, vous vous êtes vêtus de laine, vous avez sacrifié les brebis les plus grasses, mais vous n'avez pas fait paître le troupeau. [...] C'est moi qui ferai paître mes brebis, c'est moi qui les ferai reposer [...] Je vais venir sauver mes brebis [...] Je susciterai

pour le mettre à leur tête un pasteur qui les fera paître... » (Ez 34, 2-3.15.22. 23).

UN DIEU QUI A BESOIN DES HOMMES

Au temps de Jésus, l'attente messianique est réelle mais confuse. La figure du Messie revêt autant de visages qu'il y a d'aspects du Messie. Jean le Baptiste lui-même fait demander par ses disciples à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » (Mt 11, 3). Au point que celui-ci doit répondre, rassemblant le cœur des promesses messianiques : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mt 11, 4-5). Quant aux disciples de Jésus, ils se méprennent jusqu'au dernier moment sur la nature du Royaume annoncé. Jésus va explicitement refuser un certain nombre de titres messianiques : s'il est bien « Fils de David », ce n'est pourtant pas en tant que tel qu'il sera Messie. Le salut n'est pas une question de dynastie mais

d'amour. Et s'il agit avec puissance, il refusera toujours la contrainte, quelle qu'elle soit. Non seulement il faut

Dieu a tellement besoin des hommes pour les délivrer qu'il assume leur propre condition

« remettre son épée au fourreau », mais il faut attendre la foi de celui qui doit bénéficier du salut annoncé. Au titre messianique de Fils de David, Jésus ne se dérobe pas, mais il attend que l'aveugle précise sa demande : « Maître que je voie », pour que Jésus lui dise : « Ta foi t'a sauvé ». Dieu a tellement besoin des hommes pour les délivrer qu'il assume leur propre condition. Ainsi se fait la jonction entre deux figures : celle du Messie et celle du mystérieux serviteur souffrant d'Isaïe (Is 42, 1-4 ; 49, 1-6 ; 50, 4-9 ; 53, 1-12).

Ainsi apparaît la figure d'un Messie qui prend soin, qui sauve, qui guérit. Et qui, pour délivrer totalement l'humanité d'elle-même, pour la « racheter » de la mort — comme lors de l'année jubilaire — met en jeu et en péril sa personne même.

Propos recueillis par Gilles Donada

Tobie et Raphaël, « Dieu qui guérit »



On parle des anges dans plusieurs passages de l'Écriture. Certains prétendent qu'ils n'existent pas, assurant qu'il s'agit de personnages ou d'images mythologiques dont il serait urgent de se libérer. Et pourtant, au-delà de leurs costumes, de la couleur de leurs plumes et même d'une démonstration de leur prétendue inexistence, un enjeu plus grand se révèle. C'est la relation à Dieu qui est en cause. Il s'agit de comprendre que Dieu, par la voix d'un envoyé, a quelque chose à annoncer ou à révéler à l'homme. La foi juive et la foi chrétienne le tiennent pour certain : Dieu aime les hommes, s'intéresse à eux, veut en prendre soin, il le dit et il le fait ! Cette adresse de la parole n'est pas directe. Il serait illusoire de penser avoir

une relation directe à Dieu, et parfois la prière, que certains préfèrent uniquement personnelle, ressemble à un monologue ou, pire, à de l'autosuggestion. Dieu manifeste son amour de l'humanité par des intermédiaires, une médiation, un messenger, un envoyé... autrement dit : un ange. Ainsi, lorsque la Bible donne un nom à un ange, elle exprime avant tout le message qu'il annonce. Dans l'Ancien Testament, le livre de Tobie évoque l'ange Raphaël dont le nom signifie « Dieu guérit ». Dieu, par son envoyé, révèle à Tobie comment son père Tobit pourra guérir de sa cécité, survenue suite à la chute de fiente sur ses yeux. Cette guérison sera possible grâce à l'application du fiel d'un poisson. L'Église a fait de Raphaël le protecteur des voyageurs et l'un des patrons des médecins. Le recours de l'Écriture à un ange n'a d'autre but que d'affirmer la présence de Dieu et son appui pour ceux qui, dans des circonstances particulières, s'en remettent à lui pour vivre. L'ange aidera aussi Tobie à libérer son épouse d'un démon. Ainsi, grâce à Raphaël, porteur d'une forme du Salut — la guérison —, l'homme comprend que Dieu s'intéresse à lui et participe à sa joie dans les relations filiales et matrimoniales.

Sébastien Antoni aa

Quand Dieu se décide à prendre soin de son peuple

Dieu l'avait promis. Les hommes et toute la création avaient un but, un objectif, l'assurance d'une promesse de vie et de bonheur. Comme l'évoque la Genèse, Dieu voulait, depuis sa discussion avec Abraham, le père des croyants, que les hommes soient en paix, en sécurité sur une terre d'abondance et dans un environnement fraternel pour toujours.

Cette promesse reçue et vécue dans la foi, les Hébreux l'ont entendue et crue, mais face à la dure réalité de leur esclavage en terre d'Égypte, ils ont fait monter vers Dieu leur plainte mêlée de doutes, de questions, de peines et d'incompréhension. Le Seigneur dit : « J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers un beau et vaste pays, vers un pays ruisselant de lait et de miel » (Ex 3,7-8).

Cet événement fondateur de l'histoire du peuple d'Israël se célèbre liturgiquement lors de la fête de la Pâque. Chaque année est racontée, lors du repas du Seder, toute l'histoire du peuple sorti d'Égypte, aimé de toute éternité, soutenu par la Loi de Moïse, encouragé par les prophètes et stimulé par la prière. Cette longue histoire dont font mémoire les juifs aujourd'hui encore actualise et célèbre la mansuétude de Dieu toujours à l'œuvre pour tenir sa promesse.

Au soir de la veillée pascale, l'Église invite les fidèles, héritiers des promesses d'Israël, à prendre conscience du soin que Dieu offre généreusement. C'est au fil des sept lectures et des sept psaumes et cantiques de l'Ancien Testament, mais aussi de l'épître de Paul et de l'évangile, que l'assemblée célèbre le mémorial du « jour où Dieu se décida » à l'aimer pour toujours et sans condition. Dieu est fidèle, il tient ses promesses. De l'Exil au VIII^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'à la tragédie de la Shoah du milieu du XX^e siècle, les croyants juifs s'abreuvent à la source de ce jour fondateur où Dieu entendit la misère de son peuple. Là se fonde leur foi et la nôtre !

Sébastien Antoni aa

LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS ...

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénéralés localement. Les Chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de

ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leur souvenir et raviver leurs vénéralions par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.



SAINTE FLEUR

MEMORIAL : LE 12 JUILLET



Avant 1246, un seigneur du Quercy, Guibert de Thémines, et sa femme Aigline fondèrent un hospice pour les pèlerins, sur la route de Figeac à Rocamadour, dans la paroisse de Saint-Julien d'Issendolus. En 1259, ils le donnèrent aux Hospitaliers de Saint-Jean qui le firent dépendre de leur grand-prieuré de Saint-Gilles et en confièrent la direction à des religieuses qui reçurent leur règle en 1298. Ce fut une des rares maisons de femmes que compta l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean ; elle prit

le nom d'hôpital de Madona Aygline, en souvenir de la fondatrice, et d'hôpital d'Issendolus, du nom de la paroisse ; pour faire vite, les gens du Quercy l'appelèrent parfois Saint-Dolus. Au début du XIVe siècle, une religieuse, Fleur, s'y fit remarquer par ses vertus et, après sa mort, par ses miracles. Son confesseur écrivit sa vie ; le texte latin original a disparu, mais une traduction gasconne dans le troisième quart du XVe siècle nous reste : « Vida e miracles de S. Flor ».

À Maurs (Cantal) vivait le seigneur Pons qui, de sa femme Melhor, eut dix enfants, trois fils et sept filles, dont quatre devinrent religieuses à l'hôpital d'Issendolus. Dès son enfance, Fleur, élevée dans sa famille parmi un groupe de dix-neuf enfants, frères, sœurs ou cousins, se fit remarquer par sa maturité précoce et par sa piété, soutenue par celle de sa famille. À quatorze ans, elle demanda à entrer au couvent et ses parents acquiescèrent : « Dieu l'attire à lui, nous ne la lui refuserons pas. » Elle entra donc à l'hôpital d'Issendolus et se laissa docilement former aux observances de la règle. Bientôt, prise de scrupules, elle commença à se lamenter : « Malheureuse ! Tu as désiré quitter le monde pour faire pénitence et tu es venue dans un lieu de délices. Que feras-tu si ici tu ne peux plaire au Seigneur ? »

Elle profita du passage d'un religieux en grand renom de sainteté pour lui avouer qu'elle avait peur de se damner si elle restait dans une maison si bien pourvue : le saint homme la rassura en lui disant que cette abondance, nécessaire aux malades qui n'étaient pas encore bien fermes dans l'amour de Dieu, serait pour elle l'occasion de grands mérites, si elle savait refuser de satisfaire à tous ses désirs par amour de Dieu.

Le démon entreprit alors de la tenter directement. Il lui rappela la parole de Dieu : « Croissez et multipliez-vous. » Elle lui répondit : « Méchant démon. Ce que tu dis est permis aux séculiers, mais aux religieux qui ont promis à Dieu chasteté, non seulement il leur est défendu de le faire, mais c'est une abomination de seulement y songer. Et Dieu sans la permission duquel tu ne peux rien faire te commande de cesser de me tenter. »

Le démon vit que ses flatteries ne pouvaient rien contre la fermeté de cette fille, il essaya de l'intimider davantage ; terrorisée, Fleur fit le signe de la croix et s'enfuit en courant dans tout le monastère, les yeux et les mains levés au ciel, priant le Seigneur, la Vierge et les saints de lui obtenir miséricorde ; plus elle était troublée, plus elle s'abandonnait à sa prière ; le Seigneur, qui seul le pouvait, commença à la consoler. Jésus lui apparut sous la figure de l'ange qui était peint

dans le cloître devant le parloir, continuellement pendant trois mois environ, et quand elle le vit tout meurtri, elle comprit ce qu'il avait souffert pour les pécheurs. Il lui sembla qu'elle portait en elle le Seigneur, avec sa croix qui lui déchirait les entrailles, tandis que son côté souffrait comme s'il eut été transpercé. Elle crachait le sang.

Souvent quand elle s'agenouillait pour réciter le Veni Sancte Spiritus, elle restait comme sourde et muette et se perdait en Dieu. Par humilité, elle voulait garder ses extases secrètes ; elle prétextait quelque maladie pour rester au lit et goûter dans le calme les douceurs spirituelles, accompagnées de phénomènes extraordinaires : un ange lui remit un glaive, symbole de sa puissance contre le diable qu'elle pouvait chasser de son cœur et de celui des autres, et en effet nul ne s'approchait d'elle sans se sentir soulagé. Le jour de la Toussaint, elle vit le bonheur des élus, et le jour de la fête de sainte Cécile assista au triomphe de la sainte dans le ciel. Fréquemment elle eut la vision du ciel : elle le vit un jour comme un grand arbre couvert de fleurs, au haut duquel se tenait un aigle ; elle assista à la fête donnée dans le ciel pendant qu'un certain Guillaume, pécheur trop fameux, se confessait à son cousin Aymeric Fayzela, moine de Figeac. Son biographe ne craint pas de la comparer à Moïse, car comme à lui il lui fut donné de voir Dieu. Elle vit même la place qu'elle occuperait dans le ciel : loin d'en tirer vanité, elle demanda à un maître en théologie s'il fallait ajouter foi à de telles visions, sans préciser qu'elle les avait eues elle-même ; il le devina et lui répondit qu'elles pouvaient être véritables, surtout si elles étaient confirmées par d'autres ; trois jours plus tard, Fleur vit sa place plus élevée encore à cause de son humilité.

Elle avait une grande influence sur ceux qui l'approchaient et manifesta sa sainteté par des miracles, surtout au moment de la peste. Elle était remarquable en tout et son confesseur pensait qu'elle n'avait jamais péché mortellement. Il donne sur ses dévotions préférées quelques indications précieuses pour connaître la piété de cette époque. Elle avait un grand amour pour le sacrement de pénitence ; se confessant chaque jour, elle étonnait ses confesseurs par la précision de ses accusations ; elle les honorait tous, les aimait et priait le Seigneur de leur accorder une part de la grâce qu'il lui donnait par leur ministère. Chaque jour elle assistait à la messe, mais suivant la coutume ne communiait qu'aux dimanches et aux fêtes, ce qui ne l'empêchait pas d'entrer chaque jour, au moment de la communion du prêtre, dans une extase qui durait souvent jusqu'à vêpres, et elle se serait fort bien dispensée de manger si elle n'avait eu à céder au désir des sœurs ; un jour, un ange lui apporta le tiers de l'hostie qui servait au sacrifice de la messe dans une église éloignée de trois lieues, au grand étonnement du prêtre qui ne retrouva la paix que lorsqu'elle lui eut raconté le prodige. Son amour de l'office divin et de la prière lui permit de passer deux ou trois ans sans dormir. Elle contemplait avec prédilection le mystère de l'Annonciation. Elle avait une dévotion spéciale à la Vierge Marie, à saint Jean-Baptiste, patron de son ordre, à saint Pierre, premier vicair du Christ, et à saint François le stigmatisé. Enfin, et c'est ainsi que se termine sa vie, son grand désir du ciel lui faisait aimer et souhaiter la mort. Fleur mourut en 1347, probablement le cinq octobre. Son corps fut levé de terre par l'abbé de Figeac le 11 juin 1360, et déjà les miracles étaient nombreux. Ses reliques furent brûlées pendant la Révolution.

PRIÈRE À SAINTE FLEUR

Dieu tout-puissant et miséricordieux, Toi qui as voulu que Fleur vive en Vierge au sein de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et serve les plus pauvres en éprouvant pour « l'Époux » l'amour et la plénitude du don total de soi, donne-nous de suivre son exemple, en nous détachant de ce qui encombre nos vies et nos sentiments, pour ne plus éprouver que l'élan de tendresse et de disponibilité, envers ceux qui ont besoin d'une oreille attentive, d'une main réconfortante, d'un sourire pour que renaisse l'espoir, et que nous puissions enfin découvrir en eux Ton visage. Nous Te le demandons par Jésus, le Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec Toi et le Saint-Esprit, un seul Dieu, pour les siècles des siècles. Amen.

... DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

Dans ces deux pages nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Eglise dans le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Eglise et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine

l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Eglise. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



BIENHEUREUX GERLAND D'APOLLONIA MEMORIAL: LE 19 JUIN



On ne saura jamais, avec certitude, si Gerland d'Apollonia est originaire de Pologne ou d'Allemagne, nous pouvons certifier cependant qu'il est devenu chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem sous le règne de Frédéric II, et a consacré sa vie à la défense des veuves et des orphelins pour lesquels il a assuré la plus grande protection. Alors que Gerard Meccati De Villamagna vivait en Anachorète

en Toscane, le jeune Gerland séjourne à la cour du roi de Sicile, Frédéric II ; il y avait été missionné par le Grand Maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem pour prendre soin des propriétés que l'ordre possédait en Sicile, autour de la ville de Caltagirone près de Licata, résidence du roi et de sa cour à laquelle Gerland d'Apollonia s'était intégré.

Aucun des courtisans n'aurait cependant pu imaginer que sous le magnifique uniforme propre à son rang, le chevalier Gerland d'Apollonia pouvait revêtir un cilice de crin en guise de tunique, dans un but de mortification corporelle et de pénitence.

Dès les premiers âges du christianisme ces vêtements en tissu grossier et rugueux, en crin de cheval ou autre fibre animale, ont été utilisés, portés à même le corps comme moyen de mortification physique, et pour aider celui qui les portait à résister aux tentations de la chair, et contre l'ostentation extérieure et le confort.

Aucun des princes de la cour de Sicile n'aurait pu non plus imaginer que dans l'intimité de ses appartements, l'illustre chevalier s'administrait de douloureuses séances d'autoflagellation. Cette nouvelle mortification s'ajoutait aux exercices de jeûne et d'abstinence qui étaient chez lui fréquents et prolongés.

Mais c'est dans son attitude de compassion à l'égard des malheureux, de tous ceux abandonnés par la vie et qui avaient besoin d'une aide charitable, que va s'exprimer pleinement la sainteté du chevalier Gerland.

L'aumône, l'aide et la consolation sont pour lui des réponses naturelles et journalières à l'égard de toutes celles et ceux qui souffrent d'injustice et d'abandon.

Sa mort, en 1242, provoque une grande douleur dans son entourage et une plus grande émotion chez tous les pauvres qu'il avait aidés dans la plus grande discrétion pendant de longues années, et chez tous ceux qu'il avait secourus en rétablissant la justice là où elle avait été ignorée, ainsi que chez tous ceux abandonnés par leurs familles, qu'il avait aidés par sa présence et par ses aides médicales et matérielles.

Il fut enterré près de la ville de Caltagirone, dans un cimetière hors-les-murs, et sa tombe ne tarda pas à provoquer des guérisons miraculeuses. Les années se succédèrent avec leur lot de guerres, d'épidémies, de fléaux et de révolutions. Le tombeau vénéré tombe alors dans l'oubli. Mais un soir, James Calatasinii, homme très pieux, est troublé dans son rêve : saint Constantin lui apparaît en songe et lui révèle l'endroit oublié de la sépulture du chevalier Gerland ; il s'agit d'une église en ruine près de la ville de Caltagirone où le saint lui indique l'endroit exact où

reposent les restes du chevalier.

Une expédition est organisée, James et plusieurs de ses amis se rendent à l'endroit indiqué en rêve par saint Constantin, et bientôt les reliques sont découvertes et inhumées. Dès cet instant, un parfum puissant s'échappe de la sépulture et adoucit l'air, apaisant James et ses compagnons.

Cette découverte eut lieu quatre-vingt-quatre ans après la mort du chevalier Gerland, le 18 juin 1327.

C'est au milieu de l'enthousiasme populaire et des manifestations de joie des habitants de Caltagirone que le corps vénérable du chevalier est porté à l'église Saint-Jacques, saint patron de la ville.

Les ossements sont alors nettoyés et lavés dans du vin qui servira par la suite à guérir plus de 95 malades, comme en témoignent les textes consignés dans les registres officiels de la ville, livre attesté et signé par les magistrats et notaires de Caltagirone ; ce livre est encore de nos jours conservé dans les archives de la ville.

Il fut décidé après cette série de miracles qu'une peinture du saint homme soit exposée dans l'église où ses reliques reposent, et que sa fête soit célébrée solennellement le 18 juin de chaque année, date anniversaire de la découverte de la tombe par James Calatasinii.

Ce chevalier, courtisan en apparence pour tous ceux qui l'ont côtoyé à la cour, était en réalité un chevalier ermite, qui vivait sa foi sans se plier aux règles éphémères de ce monde, mais en appliquant les préceptes de l'Évangile. Peut-il y avoir plus grand contraste que celui-là ?

C'est bien là la force de la règle de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui permet une spiritualité souple et forte à la fois, une spiritualité qui permet de s'adapter aux contextes et circonstances vécus et peut rendre possible la sainteté à toute personne qui a le courage d'emprunter le chemin de la règle de l'ordre pour y parvenir en vivant ses charismes – Obséquium pauperum et Tuitio fidei – à chaque instant de sa foi.

Par conséquent, aucun d'entre nous n'a le droit de prétexter sa position sociale pour ignorer la règle de l'ordre et ses charismes, pour ne vivre que la tiédeur du monde et le laxisme auquel il mène. Les saints ont toujours existé en toute période de l'histoire, issus de toutes les classes de la société de leur temps. Hélas un grand nombre de croyants, dans l'indifférence qu'ils créent par leur manque d'engagement auprès des pauvres et des malades, semblent confirmer l'impression que la sainteté est impossible à atteindre, hier comme aujourd'hui.

C'est par la grâce de Dieu, et la persévérance de quelques-uns, que la sainteté a pu être atteinte, surtout lorsque cette voie nous est offerte grâce aux principes et régulations de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui peuvent nous mener à vivre pleinement l'Évangile et son message dans le monde d'aujourd'hui. Il ne tient donc qu'à nous de vouloir cette sainteté.

La rédaction de ce texte s'appuie sur celui paru dans «Le patrimoine spirituel de l'Ordre souverain de Malte» de Monseigneur François Ducand-Bourget, le Vatican 1958.

PRIÈRE AU BIENHEUREUX GERLAND

Dieu tout-puissant et miséricordieux, toi qui as appelé le chevalier Gerland à vivre ton message d'amour et d'humilité à travers son engagement auprès de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en défendant le pauvre, le faible et le malade, luttant contre l'injustice et entourant d'attention tous les abandonnés de la vie, fais qu'à son exemple nous puissions vivre dans le monde, pour le transformer selon la règle de l'Ordre, notre engagement au quotidien, que nous puissions grâce aux exercices de jeûne et d'abstinence nous réserver à l'essentiel, et que nous puissions par ta Grâce nous rapprocher de la sainteté à laquelle tu nous appelles. Nous te le demandons par Jésus le Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.



MERCREDI 24 JUIN
SOLENNITÉ
DE LA NATIVITÉ
DE SAINT
JEAN-BAPTISTE
 COMMENTAIRE D'ENZO BIANCHI

*Jean-Baptiste ou
 «Le Seigneur fait grâce»*

L'été a à peine commencé, et voici la fête de la nativité de Jean le Baptiste, une fête très ancienne, célébrée déjà par saint Augustin en Afrique. À côté de Marie, la mère du Seigneur, Jean le Précurseur est le seul saint dont l'Église célèbre non seulement la mort, le dies natalis à la vie éternelle, mais aussi le dies natalis dans ce monde : de fait, Jean-Baptiste est le seul témoin dont le Nouveau Testament rappelle la naissance, si entremêlée avec celle de Jésus. Et c'est précisément cet entrelacement de leurs vicissitudes qui a conduit à choisir la date du 24 juin pour la célébration de la mémoire du Baptiste. Car si l'Église rappelle la naissance de Jésus le 25 décembre, elle ne peut que rappeler celle de Jean le 24 juin, puisque celle-ci a eu lieu, comme en témoigne l'évangile de Luc, six mois auparavant (voir Lc 1, 26). Le parallélisme de ces dates contient en outre une symbolique astronomique, à tout le moins dans le bassin méditerranéen, qui a été le creuset de la foi judéo-chrétienne : si le 25 décembre est la fête du soleil vainqueur, dont la déclinaison sur la terre recommence à croître, le 24 juin est le jour

où le soleil commence à diminuer ; or c'est précisément comme cela que s'est ordonné le rapport entre le Baptiste et Jésus, selon les paroles de Jean lui-même : « **Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue** » (Jn 3, 30). Jean est la lueur qui décroît face à la lumière victorieuse ; il est la lampe apprêtée pour le Messie (voir Ps 132, 17 ; Jn. 5, 35) ; il est son précurseur dans la naissance, dans la mission et dans la mort ; il est le maître de Jésus, le disciple qui le suit ; il est l'ami de Jésus, l'époux qui vient, comme le dit justement le quatrième évangile.

On pourrait même dire que l'Évangile est l'histoire synchronique de deux prophètes, Jean et Jésus, avec leur singularité extrêmement prononcée, leur appel spécifique, mais aussi leur unanimité substantielle à poursuivre les desseins de Dieu, avec la même détermination au service du Royaume. Mais malheureusement, la figure du Baptiste n'a plus aujourd'hui la place que mérite le précurseur dans la mémoire et dans la connaissance de l'Église : après le premier millénaire et la moitié du deuxième - où Jean le Baptiste et Marie représentaient ensemble le lien entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance et se tenaient ensemble comme intercesseurs auprès de Celui qui vient, le Seigneur de la gloire, et cela tant dans la liturgie que dans l'iconographie, la croissance du culte marial a débordé sur

le Baptiste et a fini par le mettre dans l'ombre, amorçant une dérive risquée pour l'équilibre de la conscience christologique. Si l'Eglise, aujourd'hui encore, célèbre comme une solennité la naissance du Baptiste, c'est parce qu'elle reste consciente de la centralité de ce personnage pour la révélation : dans les synoptiques, la bonne nouvelle de l'annonce du Royaume s'ouvre toujours avec Jean (voir Mc 1), tout comme l'évangile de l'enfance de Jésus selon Luc (voir Lc 1-2) commence avec l'annonce de l'ange à Zacharie et avec le récit de la naissance prodigieuse de Jean. Jean-Baptiste est un homme que seul Dieu pouvait donner à Israël. À l'origine de son aventure, il y a une femme stérile et âgée, Élisabeth, et il y a un père au temple, lui aussi chargé d'années : ce sont les pauvres du Seigneur, **«justes devant Dieu ; irréprochables à suivre les commandements et les observances du Seigneur»** (Lc 1, 6), le petit reste humble qui met sa confiance en Dieu ; et c'est à eux, précisément, que Dieu s'adresse pour accomplir son dessein d'amour et de salut. Rien ne peut conditionner le choix de Dieu, et celui-ci ne peut pas davantage être entravé par des limites humaines, comme la vieillesse et la stérilité : l'élection n'exige que la prédisposition, l'attente, la foi. Jean naît ainsi, annoncé par un ange à son père prêtre, tandis que ce dernier célèbre au temple ; il n'est qu'un embryon dans le sein de sa mère lorsqu'il reconnaît déjà, en dansant, la présence du Messie et Seigneur Jésus à peine conçu dans le sein de Marie ; et c'est dans le ventre de sa mère qu'il est sanctifié par l'Esprit saint qui descend sur elle.

À sa naissance, voilà que son nom fixe pour lui sa vocation et sa mission, ce nom donné par Dieu par l'intermédiaire de l'ange, Johanan, « le Seigneur fait grâce » ; et voilà que son père entonne un psaume messianique comme action de

grâce et comme louange à Dieu, mais où il s'adresse aussi à son fils : **« Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, tu marcheras devant, à la face du Seigneur »** (Lc 1, 76). C'est ainsi qu'est venu au monde **«plus qu'un prophète [...] le plus grand parmi ceux qui sont nés d'une femme»** (Lc 7, 26. 28), selon la confession que Jésus fait de lui : s'il n'est certes pas la lumière venue dans le monde, il demeure toutefois **« la lampe qui brûle et qui luit »** (Jn 5, 35) pour témoigner de la lumière.

Toute son existence se mêle à celle de Jésus ; et les événements de sa vie racontés dans les évangiles ne sont pas que des préfigurations de ceux qui surviendront à Jésus : ils leur sont synchroniques, contemporains, au point qu'ils se superposent et se confondent les uns les autres. Jean et Jésus ont vécu ensemble ! Et même lorsque Jean sera tué violemment, sa vie et sa mission apparaîtront en plénitude dans celles de Jésus. Ce n'est certainement pas par hasard que l'Évangile enregistre l'opinion du roi Hérode concernant Jésus : **« C'est Jean qui est ressuscité »** (Mc 6, 16), ni que les disciples rapportent à Jésus le jugement de certains contemporains qui affirmaient de lui : **« C'est Jean le Baptiste »** (Mt 16, 14).

Quand Jean mourra, il anticipera la mort de Jésus et la préfigurera comme la passion du prophète persécuté et tué dans sa propre patrie ; mais tout comme, dans la mort du Baptiste, Jésus meurt, de même, dans la résurrection de Jésus, Jean le Baptiste ressuscitera lui aussi.

Enzo Bianchi, Donner sens au temps, Les grandes fêtes chrétiennes, p. 121-125 ; Bayard, 2004.





NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE

PATRON DE L'ORDRE SOUVERAIN DE MALTE

SOLENNITÉ

L'Église célèbre dans la joie la naissance de Jean-Baptiste, qui est venu pour rendre témoignage à la lumière au seuil des temps nouveaux. Jésus a souligné lui-même le rôle exceptionnel du Précurseur: « Parmi les enfants des femmes, nul ne s'est levé de plus grand que Jean-Baptiste. »

L'Ordre se souvient que le bienheureux Gérard, son fondateur, accueillait malades et pèlerins à l'hospice Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem. Aussi a-t-il choisi le Précurseur du Seigneur comme saint patron.

MESSE DE LA VEILLE AU SOIR

On dit cette messe le soir du 23 juin, soit avant, soit après les 1^{res} vêpres de la nativité de saint Jean-Baptiste.

ANTIENNE D'OUVERTURE (LC 1, 15. 14)

L'ange dit à Zacharie:

« Ton fils sera grand devant le Seigneur; il sera rempli de l'Esprit dès le sein de sa mère, et beaucoup se réjouiront de sa naissance. »

GLORIA IN EXCELSIS

PRIÈRE

Accorde à ta famille, Dieu tout-puissant, d'avancer sur le chemin du salut, attentive aux appels de saint Jean le Précurseur: Pour rencontrer plus sûrement le Sauveur qu'il annonçait, Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur, Lui qui.

PREMIÈRE LECTURE LA VOCATION DU PROPHÈTE

LECTURE DU LIVRE DE JÉRÉMIE - JR 1, 4-10

4 Le Seigneur m'adressa la parole et me dit :

5 « Avant même de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les peuples. »

6 Et je dis :

« Oh ! Seigneur mon Dieu ! Vois donc : je ne sais pas parler, je ne suis qu'un enfant ! »

7 Le Seigneur reprit :

« Ne dis pas : "Je ne suis qu'un enfant !" Tu iras vers tous ceux à qui je t'enverrai, tu diras tout ce que je t'ordonnerai.

8 Ne les crains pas, car je suis avec toi pour te délivrer, déclare le Seigneur. »

9 Puis le Seigneur étendit la main, il me toucha la bouche et me dit : « Ainsi, je mets dans ta bouche mes paroles !

10 Sache que je te donne aujourd'hui autorité sur les peuples et les royaumes, pour arracher et abattre, pour démolir et détruire, pour bâtir et planter. »

PSAUME RESPONSORIAL

Ps 70, 5-6ab, 7-8, 15ab.17, 19.6c

R. Avant que mes yeux ne voient la lumière, déjà tu veillais sur moi.

5 Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance, mon appui dès ma jeunesse.

6 Toi, mon soutien dès avant ma naissance, tu m'as choisi dès le ventre de ma mère.

7 Pour beaucoup, je fus comme un prodige ; tu as été mon secours et ma force.

8 Je n'avais que ta louange à la bouche, tout le jour, ta splendeur.

15 Ma bouche annonce tout le jour tes actes de justice et de salut.

17 Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse, jusqu'à présent, j'ai proclamé tes merveilles.

19 Si haute est ta justice, mon Dieu,
toi qui as fait de grandes choses :
Dieu, qui donc est comme toi ?
6 Tu seras ma louange toujours !

DEUXIÈME LECTURE L'ATTENTE DES PROPHÈTES LECTURE DE LA PREMIÈRE LETTRE DE SAINT PIERRE APÔTRE - 1 P 1, 8-12A

Frères,
8 vous aimez Jésus-Christ sans l'avoir vu,
vous croyez en lui sans le voir encore ;
et vous tressaillez d'une joie inexprimable
qui vous transfigure,
9 car vous allez obtenir votre salut,
qui est l'aboutissement de votre foi.
10 Sur le salut,
les prophètes ont réfléchi et médité,
et ils ont annoncé la grâce que vous deviez recevoir.
11 Ils cherchaient à savoir
de quels temps et de quelles circonstances
voulait parler l'Esprit du Christ présent en eux,
quand il prédisait les souffrances du Messie
et la gloire qui suivrait sa Passion.
12 Dieu leur révéla
que l'accomplissement de leurs prophéties
n'était pas pour leur temps, mais pour le vôtre.
Et maintenant, cet accomplissement
vous a été proclamé
par ceux qui vous ont apporté l'Évangile
sous l'action de l'Esprit saint envoyé du ciel.

Alléluia (cf. Jn 1, 7 ; Lc 1, 17)

Alléluia. Jean sera plus qu'un prophète :
il portera témoignage à la lumière,
il préparera au Seigneur
un peuple pour l'accueillir.

Alléluia (cf. Jn 1, 7 ; Lc 1, 17)

ÉVANGILE

Tu auras un fils, et son nom sera Jean

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC
1, 5-17

5 Il y avait, au temps d'Hérode le Grand, roi de Judée,
un prêtre nommé Zacharie, du groupe d'Abia.
Sa femme aussi était descendante d'Aaron ;
elle s'appelait Élisabeth.
6 Tous les deux vivaient comme des justes devant
Dieu :
ils suivaient tous les commandements
et les préceptes du Seigneur
d'une manière irréprochable.
7 Ils n'avaient pas d'enfant, car Élisabeth était stérile,
et tous deux étaient âgés.
8 Or, tandis que Zacharie,
au jour fixé pour les prêtres de son groupe,

assurait le service du culte devant Dieu,
9 il fut désigné par le sort, suivant l'usage liturgique,
pour aller offrir l'encens
dans le sanctuaire du Seigneur.

10 Toute l'assemblée du peuple
se tenait dehors en prière
à l'heure de l'offrande de l'encens.

11 L'ange du Seigneur lui apparut
debout à droite de l'autel de l'encens.

12 En le voyant, Zacharie fut bouleversé
et saisi de crainte.

13 L'ange lui dit :
« Sois sans crainte, Zacharie,
car ta supplication a été entendue :
ta femme Élisabeth te donnera un fils,
et tu le nommeras Jean.

14 Tu seras dans la joie et l'allégresse,
beaucoup d'hommes se réjouiront de sa naissance,

15 car il sera grand devant le Seigneur.
Il ne boira pas de vin ni de boissons fermentées,
et il sera rempli de l'Esprit saint dès avant sa naissance;

16 il fera revenir de nombreux fils d'Israël
au Seigneur leur Dieu,

17 il marchera devant le Seigneur,
avec l'esprit et la puissance du prophète Élie,
pour faire revenir le cœur des pères vers leurs enfants,
convertir les rebelles à la sagesse des hommes droits,
et préparer au Seigneur
un peuple capable de l'accueillir. »

PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Regarde avec bonté, Seigneur,
les offrandes présentées par ton peuple
en la fête de saint Jean-Baptiste:
Accorde-nous d'accomplir par une vie dévouée
à ton service ce que nous célébrons dans le sacrement,
Par Jésus.

ANTIENNE DE LA COMMUNION

Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël,
il visite et rachète son peuple.

PRIÈRE APRÈS LA COMMUNION

Que la puissante prière de saint Jean-Baptiste
nous accompagne, Seigneur notre Dieu,
nous qui avons communie à la table du ciel:
Qu'il implore en notre faveur
celui dont il annonça l'avènement
et qu'il désigna comme l'Agneau vainqueur du péché,
Jésus, le Christ, ton propre Fils.

MESSE DU JOUR

Antienne d'ouverture Cf. Jn 1, 6-7; Lc 1, 17

Il y eut un homme, envoyé par Dieu.
Son nom était Jean.
Il était venu comme témoin,
pour rendre témoignage à la lumière,
et préparer au Seigneur
un peuple capable de l'accueillir.

GLORIA IN EXCELSIS

PRIÈRE

Tu as voulu, Seigneur, que saint Jean-Baptiste prépare ton peuple à la venue du Messie :
Accorde à ton Église le don de la joie spirituelle,
et guide l'esprit de tous les croyants
dans la voie du salut et de la paix.
Par Jésus-Christ.

PREMIÈRE LECTURE

JE VAIS FAIRE DE TOI LA LUMIÈRE

DES NATIONS

LECTURE DU LIVRE D'ISAÏE - (IS 49, 1-6)

1 Écoutez-moi, îles lointaines !
Peuples éloignés, soyez attentifs !
J'étais encore dans le sein maternel
quand le Seigneur m'a appelé ;
j'étais encore dans les entrailles de ma mère
quand il a prononcé mon nom.
2 Il a fait de ma bouche une épée tranchante,
il m'a protégé par l'ombre de sa main ;
il a fait de moi sa flèche préférée,
il m'a serré dans son carquois.
3 Il m'a dit :
« Tu es mon serviteur, Israël,
en toi je me glorifierai. »
4 Et moi, je disais : « Je me suis fatigué pour rien,
c'est pour le néant,
c'est en pure perte que j'ai usé mes forces. »
Et pourtant, mon droit subsistait
aux yeux du Seigneur,
ma récompense auprès de mon Dieu.
5 Maintenant le Seigneur parle,
lui qui m'a formé dès le sein de ma mère
pour que je sois son serviteur,
que je lui ramène Jacob
et que je lui rassemble Israël.
Oui, j'ai du prix aux yeux du Seigneur,
c'est mon Dieu qui est ma force.
6 Il parle ainsi :
« C'est trop peu que tu sois mon serviteur
pour relever les tribus de Jacob
et ramener les rescapés d'Israël :
je vais faire de toi la lumière des nations,
pour que mon salut
parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »

PSAUME RESPONSORIAL :

PS 138 (139), 1-3A, 13-14, 15

*R/ Je te rends grâce, ô mon Dieu,
pour tant de merveilles.*

1 Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais !
2 Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ;
de très loin, tu pénètres mes pensées.
3 Tous mes chemins te sont familiers.
13 C'est toi qui as créé mes reins,
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.
14 Je reconnais devant toi le prodige,

l'être étonnant que je suis.
Étonnantes sont tes œuvres
toute mon âme le sait.

15 Mes os n'étaient pas cachés pour toi
quand j'étais façonné dans le secret.

DEUXIÈME LECTURE

JEAN-BAPTISTE A PRÉPARÉ LA VENUE

DE JÉSUS

LECTURE DU LIVRE DES ACTES DES APÔTRES
(AC 13, 22-26)

22 Dans la synagogue d'Antioche de Pisidie,
Paul disait aux Juifs :
« Dieu a suscité David pour le faire roi,
et il lui a rendu ce témoignage ;
J'ai trouvé David, fils de Jessé,
c'est un homme selon mon cœur ;
il accomplira toutes mes volontés.
23 Et, comme il l'avait promis,
Dieu a fait sortir de sa descendance
24 un sauveur pour Israël :
c'est Jésus,
dont Jean-Baptiste a préparé la venue
en proclamant avant lui un baptême de conversion
pour tout le peuple d'Israël.
25 Au moment d'achever sa route,
Jean disait :
« Celui auquel vous pensez,
ce n'est pas moi.
Mais le voici qui vient après moi,
et je ne suis pas digne
de lui défaire ses sandales. »
26 Fils de la race d'Abraham,
et vous qui adorez notre Dieu,
frères, c'est à nous tous que ce message
de salut a été envoyé. »

Alléluia (cf. Lc 1, 76)

Alléluia. Réjouissons-nous de la naissance de Jean :
il sera le prophète du Très-Haut,
il marchera devant le Seigneur
pour lui préparer le chemin.
Alléluia.

ÉVANGILE

La naissance de Jean-Baptiste

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC
(LC 1, 57-66.80)

57 Quand arriva le moment où Élisabeth devait
enfanter,
elle mit au monde un fils.
58 Ses voisins et sa famille
apprirent que le Seigneur lui avait prodigué
sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.
59 Le huitième jour, ils vinrent
pour la circoncision de l'enfant.
Ils voulaient le nommer Zacharie comme son père.
60 Mais sa mère déclara :

« Non, il s'appellera Jean. »

61 On lui répondit :

« Personne dans ta famille ne porte ce nom-là ! »

62 On demandait par signes au père comment il voulait l'appeler.

63 Il se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit :

« Son nom est Jean. »

Et tout le monde en fut étonné.

64 À l'instant même, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia :

il parlait et il bénissait Dieu.

65 La crainte saisit alors les gens du voisinage, et dans toute la montagne de Judée on racontait tous ces événements.

66 Tous ceux qui les apprenaient en étaient frappés et disaient :

« Que sera donc cet enfant ? »

En effet, la main du Seigneur était avec lui.

80 L'enfant grandit et son esprit se fortifiait.

Il alla vivre au désert

jusqu'au jour où il devait être manifesté à Israël.

PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Nous déposons ces offrandes sur ton autel, Seigneur, pour célébrer
Comme il convient la nativité de saint Jean, car il prophétisa que le Sauveur du monde viendrait, et montra qu'il était déjà parmi nous, Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur.

LA VOCATION DU PRÉCURSEUR

Le Seigneur soit avec vous.
Et avec votre esprit.
Élevons notre cœur.
Nous le tournons vers le Seigneur.
Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.
Cela est juste et bon.

Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu, à toi, Père très saint, Dieu éternel et tout-puissant : Nous chantons les merveilles que tu as accomplies pour le plus grand des enfants des hommes, Jean-Baptiste, le Précurseur :
Avant même de naître, il tressaillit d'allégresse à l'approche du Sauveur ; en venant au monde il apportait une grande joie ; il fut, de tous les prophètes, celui qui désigna le Messie, l'Agneau de Dieu ;
Dans les eaux qui devaient en être sanctifiées il baptisa l'auteur du baptême ; enfin, il rendit au Christ le plus beau témoignage, le témoignage du martyre.
C'est pourquoi, avec les puissances du ciel, nous pouvons te bénir sur la terre et t'adorer en chantant : Saint ! Saint ! Saint, le Seigneur, Dieu de l'univers !

PRÉFACE: ÉLISABETH, MARIE ET JEAN-BAPTISTE.

Le Seigneur soit avec vous.
Et avec votre esprit.
Élevons notre cœur.
Nous le tournons vers le Seigneur.
Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.
Cela est juste et bon.

Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire, en ce jour où nous célébrons dans la joie la naissance du Précurseur et prophète Jean-Baptiste. C'est lui qui annonçait la pénitence et prédisait le chemin du salut universel.
C'est de lui que le Sauveur a témoigné en disant: Parmi les enfants des femmes, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste.
Ô bienheureuse Mère qui as engendré un tel fils promis du ciel!
Il prophétisa que le Sauveur du monde viendrait. Nous reconnaissons en lui, celui qui montra le Messie déjà parmi nous. Combien il est digne de voir ensemble les vertus de deux mères, vierge et stérile! Admirable témoignage dans lequel toutes les deux ensemble sont honorées par le ciel. L'une donne naissance à celui qui a annoncé le Christ; L'autre nous donne le Juge, le Sauveur. Élisabeth, stérile, a donné naissance au Précurseur. La bienheureuse Vierge Marie a enfanté le glorieux Rédempteur.
C'est lui que célèbrent les anges et que les archanges, les chérubins et les séraphins ne cessent d'acclamer en chantant d'une seule voix: Saint! Saint! Saint, le Seigneur, Dieu de l'univers...

PRIÈRES EUCHARISTIQUES

PE I Dans la communion de toute l'Église, nous célébrons le jour de la naissance de saint Jean, le Précurseur, qui a préparé le chemin au Sauveur des hommes; et nous voulons nommer en premier lieu la bienheureuse Marie toujours Vierge, Mère de notre Dieu et Seigneur, Jésus-Christ.

PE II Toi qui es vraiment saint, toi qui es la source de toute sainteté, nous voici rassemblés devant toi, et, dans la communion de toute l'Église, nous célébrons le jour de la naissance de saint Jean le Précurseur, qui a préparé le chemin au Sauveur des hommes, le Christ Jésus, lui qui est venu après Jean, mais qui existait avant lui; et maintenant, nous te prions, Seigneur.

PE III C'est pourquoi nous voici rassemblés
 devant toi et, dans la communion
 de toute l'Église, nous célébrons
 le jour de la naissance
 de saint Jean le Précurseur
 qui a préparé le chemin
 au Sauveur des hommes, le Christ Jésus,
 lui qui est venu après Jean,
 mais qui existait avant lui ;
 Dieu tout-puissant, nous te supplions
 de consacrer toi-même
 les offrandes que nous apportons.

Antienne de la communion *Lc 1, 78*

Par l'amour du cœur de notre Dieu,
 le Christ, Soleil levant, est venu nous visiter.

Prière après la communion

Seigneur, tu as refait nos forces
 à la table où l'Agneau se donne en nourriture,
 et nous te prions pour ton Église:
 Elle célèbre dans la joie la naissance de Jean-Baptiste;
 qu'elle sache reconnaître en Jésus
 l'auteur de sa propre naissance.

Benédiction solennelle

À la fin de la messe, le célébrant fait la salutation habituelle:
 Le Seigneur soit avec vous.
 Et avec votre esprit.

Le diacre ou un concélébrant ajoute:

« Préparez-vous à recevoir la bénédiction du Seigneur ».

Le célébrant dit alors:

Dieu, source de toute bénédiction,
 a placé l'Ordre militaire de Jérusalem
 sous le patronage de saint Jean-Baptiste;
 en la célébration de sa naissance,
 que le Seigneur vous remplisse de joie et de paix.

Amen.

Le Christ, par sa venue,
 a fait exulter Jean dès le sein de sa mère;
 qu'il vous comble de sa grâce et qu'il vous sanctifie.

Amen.

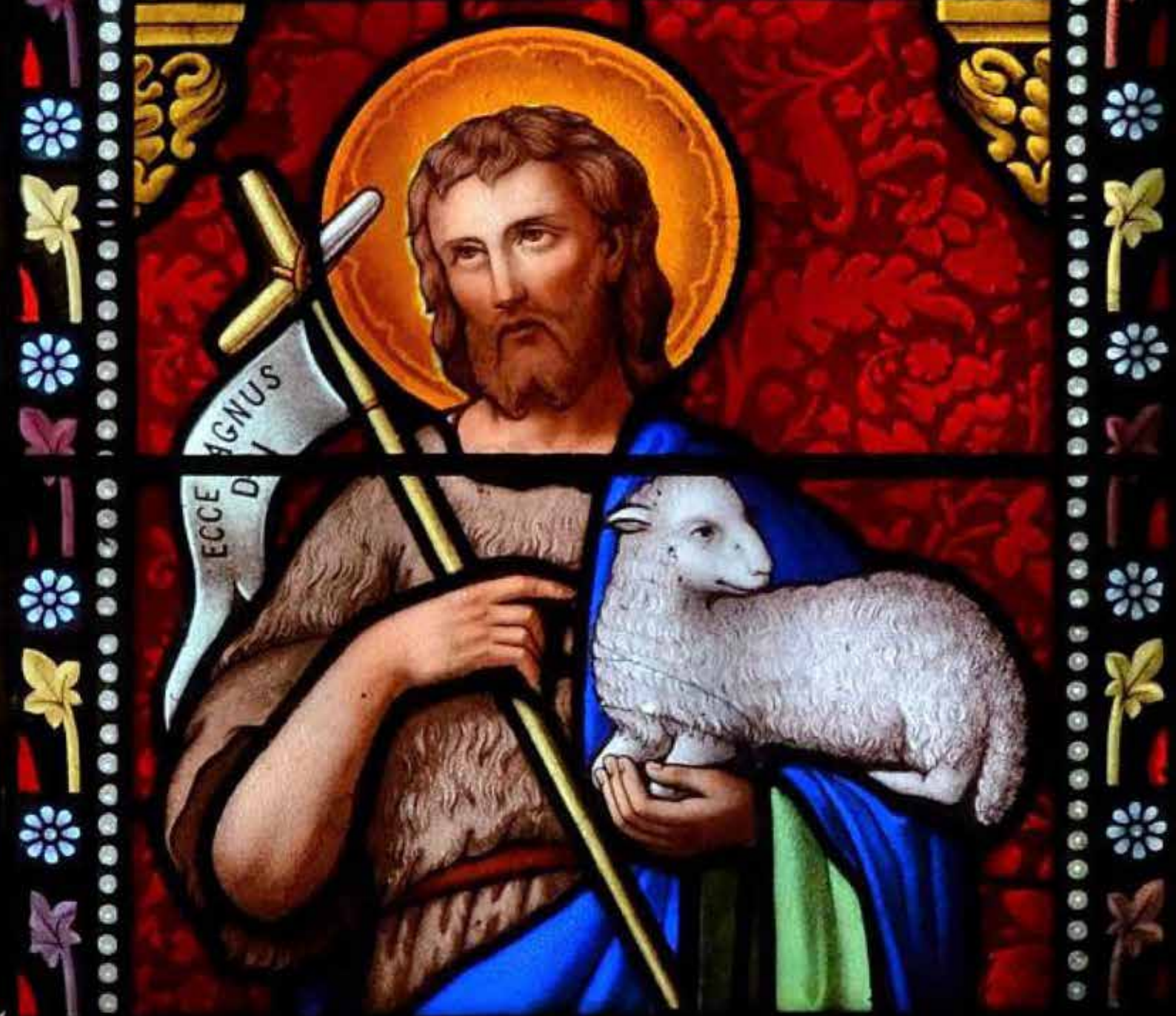
L'Esprit saint a rempli le Précurseur du Seigneur
 dès le sein de sa mère;
 que cet Esprit vous accorde l'intégrité de la foi,
 la patience dans l'espérance, l'abondance de la charité.

Amen.

Et que la bénédiction du Dieu tout-puissant
 Père, Fils, et Esprit saint
 descende sur vous et demeure à jamais.

Amen.

Le diacre ou le célébrant:
 Allez dans la paix du Christ.
 Nous rendons grâce à Dieu.



JOB, DE L'ISOLEMENT À LA VIE RETROUVÉE



SÉBASTIEN-JEAN CROS,
moine de l'abbaye
bénédictine d'En Calcat
(81).

Se croyant abandonné de Dieu, ayant contre lui tous ses amis, Job paraît bien seul ! Mais les maux dont il souffre sont-ils la cause ou la conséquence de sa solitude ? Relisons le livre de Job.

Parler du Livre de Job dans le cadre d'un dossier sur la solitude semble hors sujet. Job n'est jamais seul. Sa femme, ses trois amis, Élihou et enfin le Seigneur lui-même sont tour à tour ses interlocuteurs. Job n'est donc pas un monologue. Mais Job ressent toutefois une certaine solitude : « Puisque cela n'est pas, je suis seul avec moi » (Jb 9,35b dans la version de la T.O.B. 2004).

SEUL CONTRE TOUS

Job se plaint ici qu'il n'y a pas d'arbitre impartial entre lui et Dieu (cf. Jb 9,33). En effet, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même prenne part à la discussion, tous accusent Job, tous font figure de « Satan » tout autant que le personnage ainsi nommé qui apparaît dans les deux premiers chapitres du livre (Satan signifiant en hébreu adversaire, accusateur). Or Job a le mérite de clamer son innocence.

En toute conscience, il peut dire qu'il n'a rien fait qui mérite un tel sort. Les amis de Job sont contre

lui. C'est en cela que réside la solitude de Job. Il est seul contre tous.

Ce long débat entre Job et ses « amis détracteurs » prend donc fin avec l'intervention de Dieu. Celui-ci ne répond pas au problème posé. Il se contente de décrire la grandeur et la beauté des mystères de sa Création (chapitres 38 à 40). Déjà amorcée par l'éloge de la Sagesse du chapitre 28 et par la fin du quatrième discours d'Élihou (Jb 36,22 à 37,24), cette invitation à contempler le mystère de Dieu à travers son œuvre ne donne aucune réponse au « pourquoi du mal ». Mais elle réoriente le débat en arguant que l'être humain doit rester à sa place au sein de la Création dont il ne peut résoudre toutes les énigmes; car malgré le mal qui y est présent, la Création est belle : « Songe à célébrer son œuvre que chantent les hommes. Tous les humains la contemplent, de loin le mortel la distingue » (Jb 36,24-25). Versets importants à l'heure où le transhumanisme entend corriger les aléas et les imperfections de la nature !

NOTRE LOT COMMUN

Suite à cette intervention divine, Job reconnaît humblement son impuissance à maîtriser totalement sa vie, malgré sa grande sagesse et sa profonde piété. Mais le Seigneur désavoue aussi les amis de Job : « Vous n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job » (Jb 42,7). L'état de finitude et les maux qui s'y rattachent ne sont pas signes de culpabilité, ce n'est pas là un châtement divin. Attribuer à

un Dieu vengeur et courroucé la responsabilité des malheurs qui accablent un individu, c'est mal parler de Dieu. La déchéance, la vieillesse, la maladie, etc. sont le lot commun de toute créature. Job qui, de par ses nombreux sacrifices et sa vie intègre, croyait pouvoir y échapper, vivait déjà dans une forme de solitude. Certes, si en Jb 2,10, il dit accepter de Dieu le malheur comme le bonheur, les poèmes qu'il prononce par la suite expriment clairement le sentiment d'injustice qu'il ressent de par sa situation.

Car en fait, Job vivait dans l'isolement dès le début du livre. Ses enfants s'invitent mutuellement pour festoyer alors que lui, il offre des sacrifices pour le cas (!?) où ils auraient péché intérieurement (Jb 1,4-5). Job se comporte tel un hypocondriaque, ayant peur de ce qui pourrait arriver. Ce n'est qu'à la fin du livre, en (Jb 42,11), qu'on le voit manger avec ses proches. Et enfin on le plaint ! Enfin on le console ! Sans rien perdre de sa piété ni de sa générosité (« Le Seigneur rétablit les affaires de Job tandis qu'il était en intercession pour son prochain », Jb 42,10), Job a donc évolué. Il accepte d'être vulnérable malgré sa sagesse et ses bonnes œuvres. Et en acceptant cette vulnérabilité commune à toutes les créatures, Job n'est plus seul. Il peut profiter de la vie avec sa famille et ses amis.

SORTIR DE SON PIEUX ISOLEMENT

La solitude de Job est donc une solitude intérieure due à la peur. Job ne vivait pas. Il restait à l'écart, offrant des sacrifices pour des péchés imaginaires. Or, vivre, c'est accepter d'être vulnérable. Refuser de vivre donne l'impression de ne courir aucun risque, mais ce n'est là qu'une impression. Le pieux isolement de Job ne l'a pas mis à l'abri des malheurs.

En fin de compte, le Livre de Job dénonce un certain pharisaïsme qui pousse à l'isolement : être religieusement irréprochable pour échapper aux malheurs. Mais aucune prière, aucune neuvaine,

aucune œuvre de piété, aucune médaille — même celle de saint Benoît, bénie ou non — n'est une garantie vraiment efficace contre le malheur. Une hygiène de vie irréprochable n'assure pas infailliblement une bonne santé — même si elle y contribue. Pareillement, une vie pieuse ne préserve pas des mauvaises surprises de la vie. C'est l'amour et non la peur qui doit motiver toute pratique religieuse.

Job ne vivait pas. Il restait à l'écart, offrant des sacrifices pour des péchés imaginaires...

Il reste cependant que le spectacle de la nature est magnifique et que la vie est un cadeau précieux. En

profiter, c'est remercier Dieu, qui en est le Créateur et le donateur, de la plus belle manière qui soit, et c'est en même temps adopter la meilleure attitude face au mal. Tel est, à mon sens, le principal enseignement de Job.

Extrait de « Les Cahiers Croire »

Quand souffrance rime avec solitude. Une grande douleur physique et morale peut enfermer les personnes sur elles-mêmes. Que leur dire alors ? Un article de Xavier Thévenot.

Saint Bruno, la vie cachée des Chartreux. Découvrez la vie de ce grand saint, qui inventa un nouveau mode de vie monacale.

Les pères du désert et le désert intérieur. L'importance du désert dans la Bible se confirme pour les premiers chrétiens, qui élaborent leur spiritualité dans et avec le désert. Un article du P. Jacques Nieuviarts, aa.

Anachorète ou ermite, quelle différence ? Pour désigner un moine qui vit en reclus, on parle aujourd'hui plus volontiers d'un ermite que d'un anachorète...

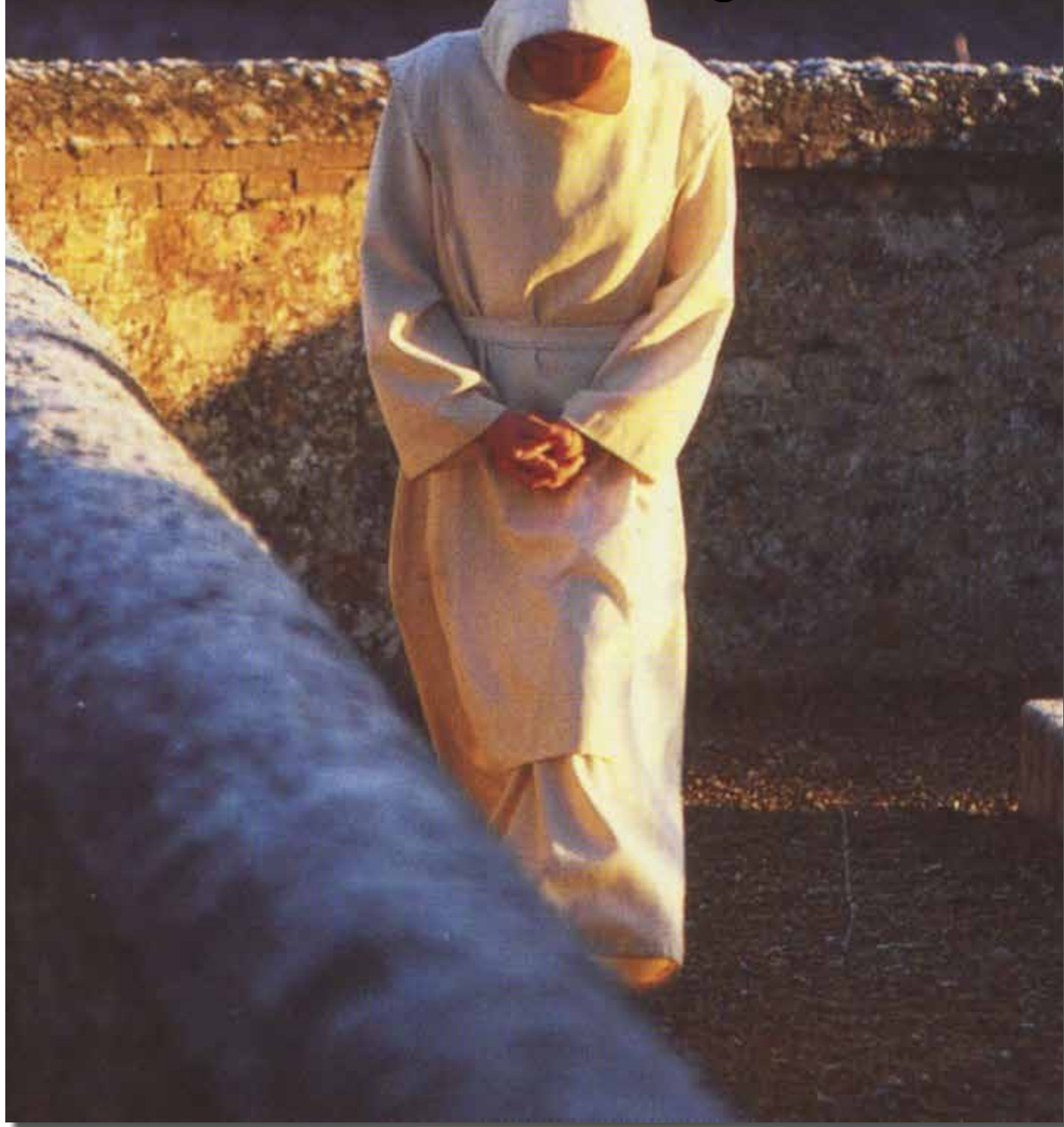
Prier seul, mais tous ensemble. Même quand nous prions seuls, nous restons membres de l'Église, et notre prière rejoint celle de toute la communauté. Par Jean-Marie Gueullette, op.

Job, un innocent aimé de Dieu. Job a tout perdu, sauf la foi ! Un article du P. Sébastien Antoni, aa.

Thérèse, la vocation d'une enfant. Une évocation de l'enfance de Thérèse de Lisieux, et d'un épisode marquant qui déterminera sa vocation. Par Mgr Guy Gaucher.

Marie Noël, la dame d'Auxerre. Une grande poétesse, une femme solitaire, une croyante tourmentée par les doutes... Une future sainte ? Un article d'Adrien Bail.

LE DISCERNEMENT DES ESPRITS SELON LA TRADITION MONASTIQUE



*2*l n'est pas possible de recueillir ici toutes les richesses contenues dans la tradition des Pères. Le discernement des esprits faisant partie de toute vie chrétienne, il s'est exercé selon les circonstances historiques de chaque époque.

LES PÈRES DU DÉSERT

Nous nous limiterons aux écrits relatant les expériences des premiers moines. Les Pères du désert se sont beaucoup préoccupés du problème du discernement. Le moine, de par son mode de vie, à moins d'occasions de pécher lui venant de l'extérieur. La lutte devient alors plus intérieure et se situe surtout au niveau des « pensées », c'est-à-dire des suggestions, motions volontaires et idées qui se présentent à son esprit et sollicitent sa liberté. La source de ces pensées peut être Dieu (ou un ange), la nature humaine, ou le Démon. S'appuyant sur le texte de Paul, les anciens reconnaissaient volontiers une action des démons derrière la tentation. « Ce n'est pas à l'homme que nous sommes affrontés, mais aux Autorités, aux Pouvoirs, aux Dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits du mal qui sont dans les cieux » (Ep 6, 12).

Antoine gagne la solitude pour affronter le Démon dans son propre domaine, le désert. La formation des premiers moines accordait une grande place à l'identification des démons, à la connaissance de leur psychologie, des relations qui existent entre eux, etc. Ils en parlaient d'une manière très populaire et anthropomorphique (pour eux, les démons avaient un corps plus ou moins subtil). Il faut attendre Évagre pour qu'une doctrine plus théologique commence à être élaborée. Néanmoins, ces anachorètes avaient une connaissance empirique réelle du combat spirituel et ils ont laissé des observations, parfois très fines, sur la psychologie de la tentation, où les moines de tous les temps se reconnaîtront sans peine.

LA DISCRÉTION

Au cœur de la tradition monastique, on trouve la notion de diakrisis, terme grec habituellement traduit par « discrétion ». Ce mot a deux sens :

- Discernement des esprits ; prudence dans la conduite des autres et de soi-même.
- Sens de la mesure et du juste milieu. Les textes mettent en lumière l'un ou l'autre sens, mais les deux sont étroitement liés.

Dans son recueil de conférences, Cassien accorde la seconde place à la contribution de l'abbé Moïse sur la discrétion (après l'exposé sur le but de la vie monastique et avant d'aborder le combat spirituel). C'est que la discrétion est une vertu fondamentale pour le moine, et spécialement pour le débutant.

Dans cette conférence, l'abbé Moïse s'occupe surtout du discernement des esprits. Il décrit une assemblée

d'anciens, présidée par saint Antoine, où chacun se demande quelle est la vertu propre à préserver le moine des pièges et des illusions du démon, et à le faire monter en ligne droite jusqu'aux sommets de la perfection. Chacun propose une vertu de son choix : l'amour du jeûne et des veilles, le renoncement à tout, l'éloignement et le secret du désert, la pratique de la charité fraternelle, etc.

À la fin, Antoine prend la parole :

« Toutes les pratiques que vous avez dites sont utiles à qui a soif de Dieu et désire parvenir jusqu'à lui. Mais pour ce qui est de leur donner le prix, les expériences cruelles et les chutes sans nombre de tant de solitaires ne le permettent point. Combien en avons-nous vus se livrer aux jeûnes et aux veilles les plus rigoureuses, provoquer l'admiration par leur amour de la solitude, se jeter à un dépouillement si absolu qu'ils n'eussent pas souffert de se réserver même un jour de vivres, voire un seul denier, remplir en tout empressement les devoirs de l'hospitalité ! Puis, soudain, ils sont tombés dans l'illusion ; à l'œuvre entreprise, ils n'ont pas su donner son couronnement ; ils ont terminé la plus belle ferveur et une vie digne d'éloge par une fin abominable. » Mais nous pourrions reconnaître évidemment la vertu la plus capable de nous conduire à Dieu, si nous cherchons exactement la cause de leur illusion et de leur chute. Or les œuvres des vertus que vous avez nommées surabondaient en eux ; l'absence de la seule discrétion fit qu'elles ne purent persévérer jusqu'à la fin. On ne voit pas, en effet, d'autre cause à leur chute, sinon que n'ayant pas eu la chance d'être formés par des anciens, ils ne purent acquérir cette vertu, laquelle, se tenant également éloignée des deux excès contraires, enseigne le moine à marcher toujours par une voie royale, et ne lui permet de s'écarter ni à droite, dans une vertu sottement présomptueuse et une ferveur exagérée, qui passent les bornes de la juste tempérance, ni à gauche, vers le relâchement et le vice, et, sous prétexte de bien régler le corps, dans une paresseuse tiédeur de l'esprit.

« C'est la discrétion qui est appelée, dans l'Évangile, l'œil et la lampe du corps : "La lampe de votre corps, dit le Sauveur, c'est votre œil. Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux." Elle discerne, en effet, toutes les pensées de l'homme et ses actes, examine et voit dans la lumière ce que nous devons faire. "Si cet œil intérieur est mauvais" : en d'autres termes, si nous manquons ou de science ou d'un jugement sûr, et nous laissons abuser par l'erreur et la présomption, tout notre corps sera ténébreux ; entendez que tout, en nous, pénétration de l'intelligence et activité, sera obscurci ; car le vice aveugle, et la passion est mère de ténèbres. "Si la lumière qui est en vous est ténèbres, dit encore le Sauveur, combien grandes seront les ténèbres !" Il n'est douteux pour personne que, si nous avons un jugement faux et plongé dans la nuit de l'ignorance, nos pensées aussi et nos œuvres, qui en dérivent comme de leur source, seront enveloppées des ténèbres du péché » (p. 113-114).

Tous s'accordaient à penser que « la mère, gardienne et modératrice de toutes les vertus, c'est la discrétion » (p. 116). Comment l'acquérir ?

« La vraie discrétion ne s'acquiert qu'au prix d'une vraie humilité. De celle-ci, la première preuve sera de laisser aux anciens le jugement de toutes ses actions et de ses pensées mêmes, tellement que l'on ne se fie pour rien à son sens propre.

« Cette discipline n'apprendra pas seulement au jeune moine à marcher droit par le sentier de la vraie discrétion ; il y gagnera encore une réelle immunité à l'endroit de toutes les ruses et embûches de l'ennemi. Il est impossible de tomber dans l'illusion, si l'on ne fait point de son sens propre, mais des exemples des anciens, la règle de sa vie ; et toute l'adresse du démon ne prévaudra pas contre l'ignorance d'un homme qui est d'ailleurs incapable de cacher par fausse honte aucune des pensées qui naissent dans son cœur, mais s'en remet à la mûre appréciation des anciens, pour savoir s'il les doit admettre ou rejeter.

« Une mauvaise pensée produite au jour perd aussitôt son venin. Avant même que la discrétion ait rendu son arrêt, l'affreux serpent, que cet aveu a, pour ainsi dire, arraché de son antre souterrain et ténébreux pour le jeter à la lumière [...] s'empresse de battre en retraite ; et ses suggestions pernicieuses n'ont sur nous d'empire qu'autant qu'elles demeurent cachées au fond du cœur » (p. 120-121).

« Que la fausse honte ne retienne jamais le moine.

« En revanche, il n'est point de vice par où le démon ait plus de facilités à précipiter le moine et le conduise plus vite à sa perte que le dédain [des « conseils » des anciens] et la confiance en son propre jugement et en ses vues personnelles. [...]

« Toutes les carrières [même les plus matérielles] réclament absolument un maître, pour être bien connues.»

... À plus forte raison, la discipline du combat spirituel qui s'occupe des forces cachées et mystérieuses.

LA DISCRÉTION DANS LES STATUTS

On a souvent loué la règle cartusienne pour sa sagesse et son équilibre. Bruno et Guigues semblent avoir possédé ces qualités à un haut degré. Les Statuts rénovés héritent de cette tradition quand ils nomment la discrétion parmi les vertus indispensables à notre genre de vie. « Parmi les qualités requises d'un candidat à la vie solitaire, l'équilibre et le jugement viennent en premier rang » (SR 1.8.2). Toutes les autres défaillances sont plus ou moins guérissables avec la grâce de Dieu. Le manque de jugement ne l'est pas, car en son absence sur quoi bâtir ? Les fondations mêmes font défaut, du moins dans les cas extrêmes, quand il s'agit d'une inaptitude congénitale, en quelque sorte structurelle, à raisonner et à juger de façon juste. La fidélité à une observance

extérieure ne peut suppléer à cette carence.

Le jugement ne s'accompagne pas nécessairement de « culture ». Un paysan sans instruction peut avoir un jugement très bon. Dans les cas où il existe un minimum d'aptitude réelle, un travail pédagogique peut, avec le temps, libérer le jugement de certains vices, surtout s'ils sont dus à des pressions émotionnelles qui, en principe, sont guérissables.

Ordinairement, la tradition monastique exige du candidat à la vie solitaire une longue période d'apprentissage dans la vie cénobitique. Le moine, qui affronte la lutte seul à seul avec l'Adversaire, doit être un moine fait, expérimenté. Chez nous, les choses se passent différemment. Nous n'avons pas pour objectif une vie purement solitaire. Dès le commencement et jusqu'à la fin, le moine doit vivre une existence faite de solitude et de vie communautaire selon un équilibre soigneusement établi. Le jeune moine donc, « dès le début de sa nouvelle existence, se trouve placé en solitude et laissé à ses propres choix » (SR 4.33.2). « Il doit être capable de discerner les motions de l'Esprit pour se laisser conduire par lui » (SR 4.33.2). Cela présuppose « un esprit mûr et maître de soi, capable d'assumer loyalement toutes les conséquences de la meilleure part qu'il a choisie » (SR 1.6.5)

Le jeune moine est traité en adulte. « Il n'est plus enfant, disent les Statuts, mais homme : qu'il ne se laisse donc pas balloter à tout vent, mais sache reconnaître ce qui plaît à Dieu et s'y conformer spontanément, mettant en œuvre, avec une sobre sagesse, la liberté d'enfant de Dieu dont il est responsable devant le Seigneur » (SR 4.33.2). Remarquez que la liberté d'enfant de Dieu ne se confond ni avec l'anarchie ni avec l'exercice de sa volonté propre : elle consiste à discerner « ce qui plaît à Dieu et à s'y conformer spontanément ». Pour que cette liberté soit possible, il faut d'abord une certaine assise personnelle, une capacité de juger les idées et les projets qui se présentent à l'esprit, en fonction de principes solidement établis ; ensuite une volonté suffisamment libre de toutes contraintes pour accomplir ce qu'on a reconnu devoir faire selon Dieu.

Le jeune moine « n'est plus enfant, mais homme ». Cette phrase dépeint plutôt un idéal. Certes, il faut une certaine maturité pour entrer en cellule mais, souvent, cette maturité est plus ou moins déficiente chez les jeunes adultes de notre temps (probablement de tout temps). Le monde et ses idées sont en mutation rapide et en grande confusion, le cadre familial est rarement idéal, la formation religieuse pré-monastique plutôt insuffisante. Les jeunes accèdent à la maturité humaine, surtout affective, plus lentement qu'auparavant. Ils portent souvent des blessures intimes et des blocages multiples. Une vocation religieuse ne change pas tout cela d'un seul coup. Mais l'expérience de Dieu qui en est le centre constitue l'axe profond autour duquel la personnalité peut se former ou se reformer. Ce travail se fera peu à peu, à travers une fidélité coûteuse envers le germe divin qui grandit, des échecs et des épreuves, des

recommencements continuels vécus dans la confiance que donne la foi. Ce qui permet à une plante délicate de s'élever vers le soleil, c'est la chaleur de l'amour de Dieu qui la vivifie et l'attire à soi.

Mais il faut que la charité divine prenne un visage humain qui soit davantage à la portée du novice. Ici se révèle l'importance de la dimension communautaire de notre vie. La maturité affective ne peut advenir sans un minimum de contacts humains. La qualité et la sincérité des relations entre les novices et le père spirituel, entre les novices eux-mêmes et avec la communauté, sont décisives dans ce processus de maturation.

Mais comme c'est surtout l'attrait de la solitude qui amène les candidats en chartreuse, il arrive qu'une fois entrés, ils rêvent d'une solitude plus totale. Ils supportent difficilement les contraintes de la vie communautaire et ne comprennent pas qu'elles leur sont indispensables. La solitude est bénéfique pour ceux dont le cœur est assaini, pacifié et purifié et qui sont capables du repos de la contemplation. Chercher à y entrer sans que ce travail soit fait — travail souvent fort long — n'est pas sage. Même ceux qui ont bien commencé sont parfois tentés de se libérer prématurément de la discipline propre au temps de formation pour prendre leur indépendance.

C'est une tentation classique dont Cassien parlait déjà à propos de ceux qui veulent « courir à une liberté présomptueuse et fatale » : « Retrancher leurs habitudes et leurs vices d'autrefois, ils n'en font cas. Ne pouvant prendre sur soi de soutenir plus longtemps le joug de l'humilité et de la patience, et dédaignant de se soumettre au commandement des anciens, ils gagnent des cellules séparées, dans le désir d'y vivre solitaires, afin que, n'étant plus exercés par personne, on puisse les estimer patients, doux et humbles. Mais [...] ce n'est pas assez dire, que leurs vices ne se corrigent point ; ils empirent. »

Les premiers monastères d'Égypte sont nés précisément du désir de ceux qui cherchaient Dieu avec ardeur et se groupaient autour d'un père spirituel pour être guidés par lui et bénéficier de l'aide indispensable qu'est l'obéissance, pratique indispensable pour vaincre les ennemis les plus tenaces de tous : le jugement propre et l'amour propre.

Pour parvenir à la maturité de sa liberté d'enfant de Dieu, le jeune moine doit poser librement ce joug bienfaisant sur ses épaules. S'il a l'orgueil ou la présomption de croire qu'il est mûr dès le commencement, il va sûrement à l'échec.

« Que nul ne se fie à son propre jugement : car celui qui néglige d'ouvrir son cœur à un guide sûr risque, faute de discrétion, d'avancer moins qu'il ne devrait, ou de s'épuiser à trop courir, ou de s'endormir à force de traîner » (SR 4.33.2).

La discrétion demande bon sens et équilibre. Mais elle n'a rien à voir avec l'embourgeoisement d'une médiocrité fuyant tout effort et tout sacrifice. La juste mesure est à

trouver dans la lumière de la foi, selon toute la vigueur de l'Évangile et sans se conformer à la sagesse de ce monde (Mt 5, 29-30). Certaines circonstances exigent des mesures fortes et il y a des grâces personnelles.

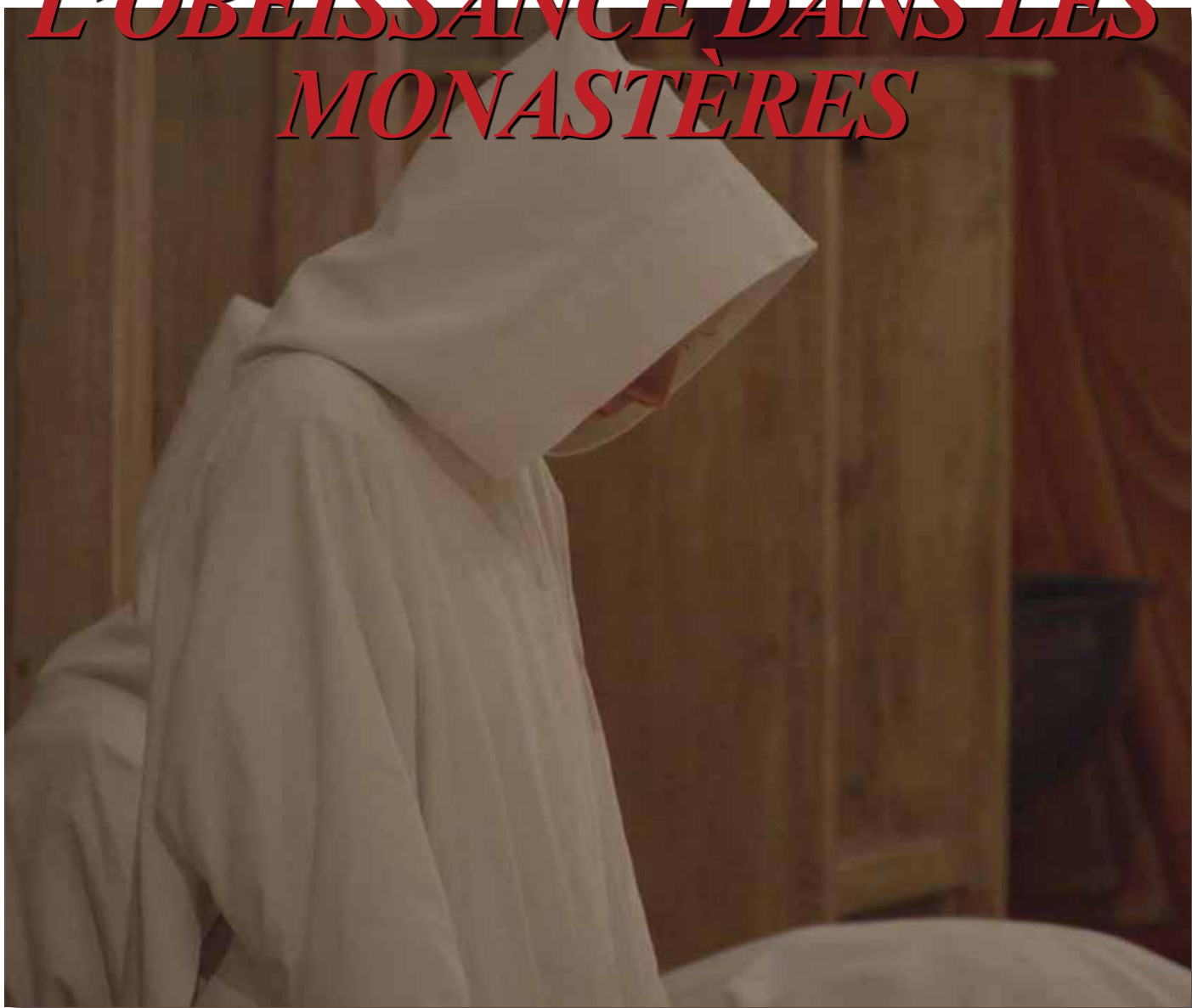
Les fautes typiques du commençant sont de deux sortes. La première relève d'une présomption qui embrasse des pratiques ascétiques ne correspondant pas aux forces réelles. Ne connaissant pas sa propre faiblesse, le novice ne sait pas supporter celle d'autrui. Ce qui engendre des sentiments d'orgueil, d'impatience, des jugements à l'égard du prochain, puis quand la paille d'enthousiasme est consumée, un découragement, un relâchement, un désir de tout quitter - certains cependant ne semblent pas s'épuiser. La seconde attitude tout aussi erronée est l'excès de « raison » débouchant sur la paresse. Cela aussi est un manque de vraie discrétion, car celle-ci voit clairement la nécessité d'une vie ascétique rigoureuse et d'un effort positif pour combattre les passions avant d'entrer dans le repos du Royaume de Dieu. On ne gravit pas une montagne sans fournir un labeur exigeant.

« Efforçons-nous donc de tout notre pouvoir d'acquérir, par la vertu d'humilité, le bien de la discrétion, qui saura nous garder indemnes des deux excès opposés. » Le proverbe n'est pas nouveau : « Ἀχρότητα ἰσότητες » : « Les extrêmes se touchent. » L'excès du jeûne et la voracité ont même aboutissement ; les veilles immodérées ne sont pas moins désastreuses pour le moine que l'appesantissement d'un sommeil prolongé. Les privations excessives, en effet, débilitent, et ramènent à l'état où croupissent les victimes de la négligence et de l'apathie. J'en ai vu maintes fois, qui étaient demeurés sourds aux séductions de la gourmandise, déchoir par suite de jeûnes immodérés ; la passion qu'ils avaient vaincue prit sa revanche à la faveur de leur affaiblissement. D'autres sont tombés, pour s'être adonnés plus que de raison aux veilles et aux nuits sans sommeil, dont le sommeil même avait été impuissant à triompher.

« “Munis de droite et de gauche des armes de la justice”, selon la parole de l'Apôtre, gardons les tempéraments raisonnables et, sous le guide de la discrétion, passons entre les deux extrêmes, sans jamais consentir à nous laisser emporter, pour la pratique de l'abstinence, hors de la voie qui nous fut enseignée, mais aussi sans tomber, par un relâchement funeste, dans les désirs de la gourmandise et de l'intempérance » (Jean Cassien, Conférences, II, op. cit., p. 131-132).

*Extrait du
« Discernement des esprits par un chartreux »*

L'OBÉISSANCE DANS LES MONASTÈRES



*C'*est pour assurer plus efficacement cette valeur que Pacôme, après sept ans de vie anachorétique, a fondé la première communauté cénobitique de Tabenne au VI^e siècle. Pour lui, le renoncement aux biens et aux commodités de la terre avait moins d'efficacité pour tremper les âmes que le fait de renoncer à ses propres volontés en obéissant à un supérieur et à une règle. Le principe de l'obéissance est à la base de la vie cénobitique qui s'est rapidement répandue pour devenir la forme habituelle de la vie monastique, d'abord en Orient, ensuite - et davantage - en Occident.

Dans le contexte d'une vie communautaire, une règle fixe de vie prend toute son importance et délimite la zone de l'exercice de l'autorité du supérieur. Cela a l'avantage d'écarter un certain arbitraire qu'on trouve parfois chez les anciens du désert dans leurs commandements (accomplir un larcin, jeter son fils dans un four, etc.), même si cela a produit des fruits de détachement et de sainteté en certains cas.

Le génie très juridique de la vieille Rome, et de l'Occident en général, conduisit à renforcer l'obéissance à la règle et à l'autorité institutionnelle, au prix d'un affaiblissement de l'obéissance plus charismatique et plus spirituelle.

LA RÈGLE DE SAINT BENOÎT

Elle commence par une exhortation à l'obéissance qui embrasse toute la vie du moine.

« Écoute bien, mon fils, les leçons du maître, incline l'oreille de ton cœur; accueille volontiers les avis d'un tendre père et mets-les effectivement en pratique, afin de retourner; grâce au labeur de l'obéissance, à celui dont tu t'étais détourné par la lâcheté de la désobéissance. À toi donc s'adresse maintenant mon discours, à toi, qui que tu sois, qui renonces à tes volontés propres et, prêt à militer sous le Seigneur Christ, le vrai Roi, saisis les très puissantes et nobles armes de l'obéissance. »

Il vaut la peine de citer en entier le 5e chapitre sur l'obéissance de la règle de saint Benoît. Il décrit l'idéal de l'obéissance généralement reçu dans l'Occident monastique.

« La première étape de l'humilité, c'est l'obéissance sans délai. Elle convient à ceux qui estiment qu'il n'y a rien de plus cher, pour eux, que le Christ. À cause du service saint dont ils ont fait profession, à cause de la crainte de l'enfer et de la gloire de la vie éternelle, à peine le supérieur a-t-il commandé quelque chose, qu'ils ne savent souffrir aucun délai dans l'exécution, tout comme si l'ordre venait de Dieu. C'est d'eux que le Seigneur dit : "Dès que son oreille m'a entendu, il m'a obéi" (Ps 17, 44). Et il dit aussi à ceux qui enseignent : "Qui vous écoute m'écoute" (Lc 10, 16).

Ceux donc qui sont ainsi abandonnent aussitôt ce qui est leur, et, laissant de côté leur volonté propre, lâchent immédiatement ce qu'ils avaient en main et laissent inachevé ce qu'ils faisaient pour suivre par leurs actions, d'un pas prompt à obéir, la voix de celui qui ordonne. Et, comme au même instant, l'ordre prescrit par le maître et l'œuvre achevée par le disciple se déroulent ensemble à la même vitesse, dans l'empressement de la crainte de Dieu. Ceux-là, le désir ardent d'avancer vers la vie éternelle les prend. Aussi s'emparent-ils de la voie étroite dont le Seigneur dit : "Étroite est la voie qui conduit à la vie" (Mt 7, 14). Ainsi, ne vivant pas à leur guise et n'obéissant pas à leurs désirs ni à leurs inclinations, mais marchant selon le jugement et le commandement d'un autre, ils désirent vivre en communauté, et avoir un abbé à leur tête. Sans aucun doute de tels hommes suivent la sentence du Seigneur, qui dit : «Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jn 6, 38).

Mais cette même obéissance sera alors bien reçue de Dieu et douce aux hommes si ce qui est ordonné est exécuté sans trouble, sans lenteur, sans tiédeur, sans murmure, sans réplique ni refus, car l'obéissance qu'on rend aux supérieurs, on l'adresse à Dieu. Lui-même a dit, en effet : *«Qui vous écoute m'écoute» (Lc 10, 16). Et il faut qu'elle soit offerte de bon cœur par les disciples, «car Dieu aime celui qui donne avec joie» (2 Co 9, 7).*

De fait, si le disciple obéit de mauvais gré, et s'il murmure non seulement de bouche, mais aussi dans son cœur, même s'il exécute l'ordre, cependant ce ne sera plus agréable à Dieu, qui voit le cœur murmurer, et pour un tel acte il n'obtient aucune récompense. Bien au contraire, il encourt la peine des murmureurs s'il ne fait satisfaction et ne se corrige. »

OBÉISSANCE ET HUMILITÉ

Nous avons dit que l'obéissance était la pierre de touche de l'humilité. Selon saint Jérôme, l'obéissance est le mode privilégié de l'humilité. Celle-ci est l'ennemi propre de l'orgueil qui est le vice honni de Dieu plus que tous les autres, y compris l'adultère. Aucune pratique d'ascèse, ni jeûne, ni oraison, ne sont valables là où règne l'orgueil. Malheur donc au moine orgueilleux ! Il eût mieux valu qu'il prît femme !

Le sommet de la doctrine spirituelle de saint Benoît est exposé dans le 7e chapitre: « De l'humilité ». L'humilité est l'échelle par laquelle le moine monte vers Dieu. Les degrés d'humilité sont des degrés d'obéissance. Les premiers degrés d'humilité consistent à marcher constamment sous le regard de Dieu, à renoncer à sa volonté propre et aux désirs de la chair, à se soumettre au supérieur pour l'amour de Dieu.

« Le 4e degré d'humilité consiste en ce que, dans l'obéissance elle-même, en des circonstances pénibles et contrariantes et même si on subit toutes sortes d'injustices, l'âme silencieusement embrasse la patience et, tenant bon, ni ne se fatigue ni ne recule, car l'Écriture dit : "Celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé" » (Mt 10, 22).

Saint Benoît ira si loin dans l'ascèse de la volonté propre qu'il invitera le moine à obéir non seulement au supérieur, mais à chacun de ses frères, tant le « bien de l'obéissance » lui semble grand, et les occasions de faire autre chose que sa volonté propre, un bienfait.

Benoît a pu profiter d'une expérience de vie monastique déjà longue, enrichie par l'apport de Basile et de maints autres. C'est lui qui a introduit les vœux monastiques et en a déterminé la formule. Il est plutôt surprenant de ne pas y trouver la promesse formelle de virginité (comme chez saint Basile et saint Césaire). Benoît voulait sans doute renforcer l'accent communautaire de la règle en insistant sur l'obéissance.

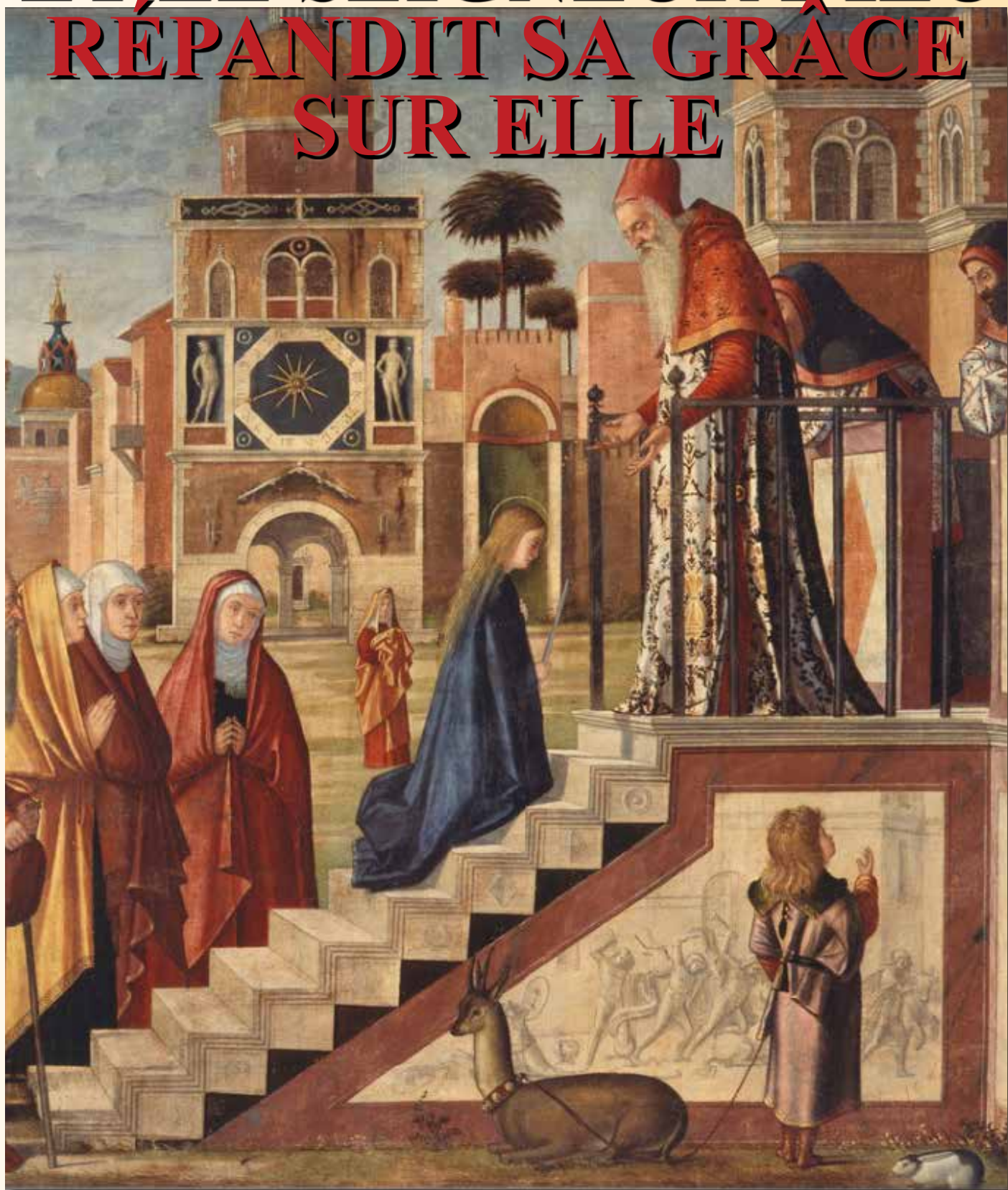
L'obéissance bénédictine est plus humaine et plus intérieure que les façons un peu rudes des anciens. Elle veut non seulement l'exécution extérieure, mais aussi l'acceptation du cœur. Cette attitude intérieure coupe court à tout murmure et suppose l'acquiescement sincère à la volonté du supérieur, et donc aussi, semble-t-il, à son jugement.

Le moine a cependant le droit d'exposer son point de vue dans les cas difficiles, quitte à être disposé à obéir si le supérieur insiste. Cela déjà marque une compréhension plus humaine des rapports de l'obéissance.

Extrait de

« La liberté de l'obéissance par un chartreux »

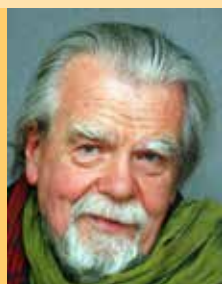
ET LE SEIGNEUR DIEU RÉPANDIT SA GRÂCE SUR ELLE



Vittore Carpaccio (1465-1526),

La Présentation de la Vierge au Temple, 1504-1507, Milan, Pinacoteca di Brera.

Carpaccio était fasciné par l'Orient mais n'y était jamais allé. Ce tableau contient des éléments exotiques qui m'intriguent: les clochers en arrière-plan sont comme des minarets, le grand-prêtre et ses assistants sont vêtus à la manière byzantine. La petite Marie, plus âgée ici que ses trois ans, est agenouillée sur un escalier dont les formes géométriques, ainsi que celles du décor, l'élèvent vers un monde de connaissance et de piété.



« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.

Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.

Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,

Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...

J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.

Michael Lonsdale

Les mois se succédèrent: l'enfant atteignit deux ans. Joachim dit: « Menons-la au Temple du Seigneur, pour accomplir la promesse que nous avons faite. Sinon le Maître s'irriterait contre nous et rejetterait notre offrande. » Mais Anne répondit: « Attendons sa troisième année, de peur qu'elle ne réclame son père ou sa mère. » Joachim opina: « Attendons. »

L'enfant eut trois ans. Joachim dit: « Appelons les filles des Hébreux, celles qui sont sans tache. Que chacune prenne un flambeau et le tienne allumé: ainsi, Marie ne se retournera pas et son cœur ne sera pas retenu captif hors du Temple du Seigneur. » L'ordre fut suivi, et elles montèrent au Temple du Seigneur. Et le prêtre accueillit l'enfant et, l'ayant embrassée, il la bénit et dit: « Le Seigneur Dieu a exalté ton nom parmi toutes les générations. En toi, au dernier des jours, le Seigneur manifestera la rédemption aux fils d'Israël. »

Et il la fit asseoir sur le troisième degré de l'autel. Et le Seigneur Dieu répandit sa grâce sur elle. Et ses pieds esquissèrent une danse et toute la maison d'Israël l'aima.

Ses parents descendirent, émerveillés, louant et glorifiant le Dieu souverain qui ne les avait pas dédaignés. Et Marie demeurait dans le Temple du Seigneur, telle une colombe, et elle recevait sa nourriture de la main d'un ange.

Protoévangile de Jaques 7,I - 8,I

ELLE ÉTAIT VIERGE, NON SEULEMENT DE CORPS, MAIS D'ESPRIT



Maître rhénan anonyme, longtemps attribué à Matthias Nithart Grünewald (1475-1528),

La Vierge au jardinet, 1479, Strasbourg, musée des Beaux-Arts.

C'est ainsi que je me représente Marie en adolescente : au cœur du silence d'un jardin, dans des habits amples et gracieux, son abondante chevelure libre, dialoguant avec la nature et les fleurs, tout environnée de beauté tranquille.

*E*lle était vierge, non seulement de corps, mais d'esprit, elle dont jamais les ruses du péché n'ont altéré la pureté : humble de cœur, réfléchie dans ses propos, prudente, avare de paroles, avide de lecture; elle mettait son espoir non dans l'incertitude de ses richesses, mais dans la prière des pauvres ; appliquée à l'ouvrage, réservée, elle prenait pour juge de son âme non l'homme, mais Dieu ; ne blessant jamais, bienveillante à tous, pleine de respect pour les vieillards, sans jalousie pour ceux de son âge, elle fuyait la jactance, suivait la raison, aimait la vertu. Aucune dureté dans son regard, aucune licence dans ses paroles, aucune imprudence en ses actes ; rien de heurté dans le geste, de relâché dans la démarche, d'insolent dans la voix : son attitude extérieure était l'image même de son âme, le reflet de sa droiture. Une bonne maison doit se reconnaître à son vestibule, et bien montrer dès l'entrée qu'elle ne recèle pas de ténèbres ; ainsi notre âme doit-elle, sans être entravée par le corps, donner au-dehors sa lumière, semblable à la lampe qui répand de l'intérieur sa clarté.



Prières

QUE MA VIE SOIT LUMIÈRE

Seigneur Jésus, inonde-moi de ton Esprit et de ta vie. Prends possession de tout mon être pour que ma vie ne soit qu'un reflet de la tienne. Rayonne à travers moi, Toi qui habites en moi ; et tous ceux que je rencontrerai pourront sentir Ta présence auprès de moi. En me regardant, ils ne verront plus que Toi seul. Demeure en moi, et alors je pourrai comme Toi, rayonner, au point d'être à mon tour, une Lumière pour les autres ; Lumière, Seigneur, qui émanera complètement de Toi. Car c'est Toi, qui à travers moi, illumineras les autres. Ainsi, ma vie deviendra une louange à Ta gloire, la louange que Tu préfères, en Te faisant rayonner sur ceux qui m'entourent, par la plénitude éclatante de l'amour que Te porte mon cœur. Et par la puissance de Ton Esprit Saint, pour la Gloire du Père Éternel. Amen.

D'après le Cardinal Newman

JE NE VEUX PAS OUBLIER

Ô Seigneur, même si je crois de tout mon cœur et de toute ma force que tu m'aimes immensément, comme chaque homme sur cette terre, je ne veux pas oublier que tu es mon Sauveur et que je t'appartiens, par ta mort sur la Croix.

Et s'il m'arrive, quand tu le permets, de te dire « je t'aime », ce dont je suis profondément heureux, permets-moi de toujours considérer ton infini Amour qui s'est abaissé jusqu'à me relever, et mon immense incapacité à aimer par mes propres moyens et à me tenir debout en ta présence. Cela remet les choses à leur juste place, au cas où il m'arriverait parfois de les oublier.

Et pourtant, même si j'ai mal de me savoir si pauvre, je suis plein d'espérance parce que je sais que si nous te demandons, tu nous aides chaque jour à changer notre cœur, tu nous encourages à ta suite, tu nous apprends à t'aimer, et à nous aimer les uns les autres, et parce que j'attends de tout mon cœur et de toute mon âme, comme tous mes frères qui t'espèrent, le jour béni de notre rencontre où je serai comblé de ton amour et où tu me prendras dans ton cœur pour ne plus jamais te quitter. Amen.

Jean Paul Dufour

SEIGNEUR, APPRENDS-MOI À AIMER

Seigneur,
donne-moi de voir les choses à faire
sans oublier les personnes à aimer,
et de voir les personnes à aimer
sans oublier les choses à faire.
Donne-moi de voir les vrais besoins des autres.
C'est si difficile
de ne pas vouloir à la place des autres,
de ne pas répondre à la place des autres,

de ne pas décider à la place des autres.
C'est si difficile, Seigneur,
de ne pas prendre ses désirs
pour les désirs des autres,
et de comprendre les désirs des autres
quand ils sont si différents des nôtres !
Seigneur, donne-moi de voir
ce que tu attends de moi parmi les autres.
Enracine au plus profond de moi cette certitude :

on ne fait pas le bonheur des autres sans eux...
Seigneur, apprend-moi à faire les choses en
aimant les personnes,
Apprends-moi à aimer les personnes pour ne
trouver ma joie
qu'en faisant quelque chose pour elles,
et pour qu'un jour elles sachent que Toi seul,
Seigneur, es l'Amour.

Norbert Segard

SEIGNEUR, JE T'AIME

Il m'arrive souvent, Seigneur,
de penser que j'ai trop d'occupations pour prier.
Est-ce possible que le temps me manque pour
penser à Toi ?
Tu es toujours à mes côtés, Seigneur !
n'es-tu pas mon soutien, ma force, mon courage ?
Je veux donc m'habituer Seigneur,
à te parler comme à un ami,
à te confier mes joies, mes pensées.
Je veux te dire : Seigneur, je t'aime !
Dans les fatigues et les difficultés, aide-moi à dire :
Seigneur, je t'aime !
Quand j'éprouverai de la difficulté à pardonner,
je n'aurai qu'à penser à te dire :
Seigneur, je t'aime.

Quand il fera sombre en moi,
quand je ne saurai pas trop où tu es,
Alors je t'appellerai en disant :
Seigneur, je t'aime !
Mon devoir sera plus doux
et mon travail deviendra une prière
qui te dira pour moi :
Seigneur, je t'aime.
Et simplement pour te plaire,
sans autre raison que cela,
accepte que souvent je te dise :
Seigneur, je t'aime.
Quelle épreuve pourra m'ébranler,
quelle souffrance me troubler,
si je peux toujours te redire :

Seigneur, je t'aime.
Pour les joies que tu me donnes,
pour les grâces dont tu me combles,
Mon Merci, le voici :
Seigneur, je t'aime !
Quant au soir de ma vie tu m'inviteras chez toi,
je voudrais bien avant de partir,
te dire une dernière fois ici-bas :
Seigneur, je t'aime.
Et quand tu m'accueilleras pour me juger,
sois indulgent, car tu le sais :
je t'ai dit tant de fois
Seigneur, je t'aime !

JE N'AI RIEN À TE DIRE, SEIGNEUR

« Je n'ai rien à te dire, Seigneur et rien à te chanter.
Je ne trouve pas un seul mot, pas la moindre
pensée.
J'en suis réduit à te donner ma présence et mon
temps,
sans pouvoir remplir ces moments ni en cacher le
vide,
sans pouvoir nouer avec Toi le moindre dialogue.

Je ne peux te donner aujourd'hui que mon
néant,
ma nudité de cœur.
Seigneur, Tu vois mon impuissance
et l'amour que j'aurais désiré t'exprimer en
prière,
Tu dois le deviner à travers mon silence.
Tu sais qu'il est au fond de mon cœur,

réel et bien sincère,
qu'il souffre de ne pouvoir te dire ce qu'il est.
Alors en toute humilité, Seigneur,
je t'offre ma misère et ma pauvreté,
dans la joie d'être si petit en tes si grandes
mains.
Amen. »

Jean Galot – s.j.